

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



III France – 979-10-231-1336-5



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I 

collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau
12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)
13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet
14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)
15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)
16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou
17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)
18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz
19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka
- Série Textes**
- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers
- Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)

Une anthologie

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio* (*studiorum* ou *imperii*) qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

TROISIÈME CHAPITRE

La France

INTRODUCTION

Sa position géographique en fait un lieu que l'on visite pour lui-même, mais aussi que l'on traverse (c'est le cas des Britanniques, Hollandais, Scandinaves) pour se rendre en Italie ou dans la péninsule ibérique. Royaume peuplé, prospère hors des temps de crise, pourvu de bonnes routes et de villes riches, terre de civilité, elle suscite aussi des reproches, que lui valent une hôtellerie inégale, une diète pas toujours bien réglée au dire des visiteurs, le tempérament vif de ses habitants, les ambitions de ses princes et les persécutions dont les Réformés font l'objet.

Voir, J. M. Goulemot, P. Lidsky et D. Masseau, *Le Voyage en France. Anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Âge à la fin de l'Empire*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1995, et, pour un propos plus restreint, John Lough, *France observed in the Seventeenth Century by British Travellers*, Stockfield, Oriel Press, 1985 (surtout p. 1-31, « Identité et modalités du voyage », la suite étant thématique) ; *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, Actes du colloque CMR, Marseille, 1979/Paris, CNRS Éditions, 1980.

Dans sa *Bibliothèque universelle des voyages* (1808), Boucher de la Richarderie assure que « de tous les grands États de l'Europe, la France est celui sur lequel on a le moins de relations satisfaisantes qui embrassent toute l'étendue de cette contrée. [...] Quant aux étrangers, ils n'ont jeté qu'un coup d'œil rapide sur ce beau pays » (t. III, p. 98). Les relations des ambassadeurs vénitiens, de John Locke, d'Arthur Young, etc. montrent qu'on ne saurait souscrire à ce jugement. Il est vrai que des visiteurs de marque paraissent avoir répugné à confier leurs impressions : Hobbes, malgré plusieurs visites et un long séjour dans les années 1640, S. Johnson qui s'y rend avec la famille Thrale (1775), F. Moryson, qui ne fait que la traverser en 1595, de la Lorraine à Dieppe.

VADEMECUM POUR LA FRANCE

Justus Zinzerling, *Itinerarium Galliae*, Lyon, 1612

Le calendrier du voyageur

Dans un « Avis au Lecteur », l'auteur propose cinq itinéraires pour visiter la France sur trois ans, mais prévoit un parcours allégé pour un temps moindre.

[...] Le but que je vise est celui-ci : être utile surtout aux étrangers qui désirent consacrer trois ans au moins au voyage de France, et apprendre la langue française tout en suivant les autres exercices. D'après le plan que j'ai tracé, ils devront suivre cinq itinéraires distincts. Le premier commence à l'arrivée d'Allemagne en France, et finit à Orléans ou à Bourges ; le second traverse les populations riveraines de la Loire jusqu'à Nantes, puis La Rochelle, Bordeaux avec retour sur Poitiers ; le troisième passe par le Limousin, le Périgord, la Gascogne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, jusqu'à Paris ; le quatrième mène en Angleterre et en Belgique, en allant par la Normandie pour revenir par la Picardie ; le cinquième parcourt une autre partie de la Bourgogne, Lyon, et ramène en Allemagne par la Savoie et la Suisse. Tu te rendras deux fois à Paris et à Lyon ; de même pour Orléans ; et à cause de la commodité du voyage par eau. Je ne suis pas d'avis que tu répètes ta visite dans d'autres localités.

Voici comment j'ai fixé la durée de chacun de ces voyages : supposons que tu as terminé le premier pendant l'année de ton départ, en été ou en automne, et que tu passes à Orléans, à Bourges et à Moulins tout le temps qui reste jusqu'à la fin de mai de l'année suivante. Les cinq mois suivants seront consacrés au second itinéraire, en faisant à ton gré des séjours dans les plus jolies villes du pays de la Loire. Tu passeras l'hiver à Poitiers et l'été dans les environs. À l'automne, tu fais ton quatrième voyage ; tu hivernes à Paris. Au printemps de la quatrième année, tu te rends en Angleterre et en Belgique, pour en revenir ; et à l'automne, tu retournes dans ta patrie par le cinquième itinéraire. Si donc tu es parti de chez toi au printemps de la première année, et que tu y rentres à la fin de l'automne de la quatrième, tu auras consacré trois ans et demi à voyager dans ces royaumes, républiques et principautés. Du reste, je fixe ces délais non pour ceux qu'un but particulier conduit dans des lieux déterminés, mais pour ceux qui peuvent et

veulent consacrer du temps à ce voyage. Ceux qui ont besoin de l'exécuter plus rapidement peuvent joindre ensemble le second et le troisième itinéraire, et supprimer tout ou partie du quatrième.

Voyages et voyageurs de la Renaissance, éd. E. Bonnaffé, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 165-166.

Les Français

L'auteur traite de la France par rapport au contre-modèle allemand (Boemius, *Mores omnium gentilium*, 1539, déjà déplorait les vices de ses compatriotes, et par-dessus tout l'ivrognerie des Saxons). Il a parcouru toute la France, ne délaissant guère que la Bretagne ; on perçoit la séduction qu'exerce sur lui un sud policé, son climat, sa culture, sa langue : il déplore la corruption du français méridional et, pour le reste, ne se plaint guère que du Périgord et de l'Aunis-Saintonge.

148

Les habitants ont un caractère de feu ; chez eux la bile domine. C'est sans doute de là que vient l'extrême vivacité de leur esprit, la rapidité de leurs résolutions, leur irascibilité, et en même temps la promptitude avec laquelle leur colère s'apaise comme un incendie qu'on éteint dans l'eau. Leur démarche est d'une élégance extrême ; tout plaît en eux, l'expression de leur physionomie, leurs mouvements, leurs gestes ; mais il est difficile de les imiter, et les étrangers tombent aisément dans le ridicule en s'efforçant d'y parvenir. Un grave défaut chez eux est que la timidité est inconnue même aux enfants. Ils plaisantent avec la plus grande facilité et improvisent leurs discours avec éloquence. J'ai souvent entendu des femmes du grand monde dissenter d'une manière très remarquable sur les matières les plus graves, la politique, la physique, la morale ; la langue française, qui admet la terminologie grecque et latine, possède un nombre infini de livres ayant rapport à ces sciences. Les Français sont très bien disposés pour les étrangers, surtout quand ces derniers, se défaisant de leur morosité, se conforment au génie de la nation. Fidèles à leur caractère, ils recherchent l'élégance dans leurs repas comme partout ailleurs. Leur habitude est de placer la table au milieu de la salle à manger, afin que chacun puisse s'en approcher et s'en éloigner librement. Ils aiment les viandes savoureuses et choisies et le vin qui n'est pas falsifié : mais ils coupent celui-ci avec de l'eau, de peur qu'il ne leur embrase le foie. Enfin leur manière de dîner et de souper atteste qu'ils mangent pour vivre et qu'ils ne vivent pas pour manger. Ils n'aiment ni les repas prolongés pendant plusieurs heures, ni l'ivresse et les provocations à boire. Le matin, ils mangent des viandes cuites, le soir des viandes rôties : méthode qui n'est pas défavorable à la santé. Ils consomment moins d'autres viandes et de légumes que les Allemands. Ils détestent beaucoup de choses qui sont fort appréciées dans différents lieux : ainsi l'on ne t'offre jamais du chou ou entier, ou haché menu et

macéré dans le vinaigre, ou de viandes farcies de raifort, plats qui conviennent à d'autres nations. Tu verras rarement des viandes fumées, des pommes, des poires, des raves séchées au soleil ou au four. Ils consomment beaucoup de choux et de raves accommodés en fricassées. On voit aussi fréquemment sur leur table des cardons, des asperges, des artichauts et autres légumes de cette nature, suivant la saison. Ils ont l'habitude de déjeuner avant de sortir, mais très légèrement, et se contentent d'un verre de vin et d'une bouchée de pain. Cet usage fortifie le corps, réjouit l'âme et détruit les crudités de l'estomac.

Ils se servent, pour combattre le froid, de cheminées et non de poêles, usage singulier pour ceux qui sont habitués aux émanations de ces derniers¹. Mais l'emploi des cheminées est plus salubre, parce que le poêle charge souvent la tête, et que d'ailleurs, comme il transforme la chambre en étuve, ceux qui sortent de chez eux pour se rendre à l'air, grelottent de froid tel temps qu'il fasse. Pour mon compte, peu satisfait d'abord de la chaleur modérée que donnent les cheminées, lorsqu'au bout de deux ans, je retrouvai à Lyon la température étouffante produite par l'usage du poêle, elle me sembla, à mon grand étonnement, presque intolérable. La même chose m'était déjà arrivée quand, après avoir abandonné l'usage des lits de plume, j'avais ensuite recommencé à m'en servir. Tellement il est vrai que l'habitude est une seconde nature.

« Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon », dans *La France littéraire*, trad. Bernard Thalès (1859). Également traduit par E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895, p. 164-166.

Le Tasse : trois tares des Français (1572)

Le poète accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (décembre 1570-mars 1571). Publiée d'abord à Mantoue en 1581 (« *Lettera del signor Torquato Tasso, nella quale paragona l'Italia alla Francia* »), cette lettre adressée en 1572 au conte Ercole de' Contrari, capitaine général du duc de Ferrare, est réimprimée notamment dans les *Lettere* (éditées d'abord en 1854-1855 par C. Guasti), dans *Prose*, éd. Ettore Mazzali, Milano, Ricciardi, 1959 et dans *Tre scritti politici*, éd. Luigi Firpo, Torino, UTET, 1980. À la fin de sa lettre, Le Tasse concède que la comparaison (que lui a demandée son correspondant) est malaisée entre une France, monarchie unifiée, et une Italie politiquement morcelée.

J'ai toutefois connaissance de trois coutumes des Français qui ne peuvent que me déplaire. La première – extrêmement barbare – est que, dans certaines

1 Avant de souligner la fréquence des poêles en Europe centrale, Coryat avoue qu'il ne les connaissait que par les livres et note leur rareté en Italie, où il n'en vit qu'un, à Padoue (*Coryat's Crudities*, London, William Stansby, 1611, p. 152-153).

régions, le menu peuple nourrit ordinairement les enfants au lait de vache. De la moelle de lion ou d'autres animaux farouches, comme les poètes le disent d'Achille² ou de Roger, serait plus convenable, car le bœuf est un animal servile et qui s'accommode non seulement des travaux mais aussi des coups. La nourriture qu'ils reçoivent en cet âge imprime je ne sais quoi de cette qualité dans les corps et les âmes encore tendres des enfants ; et si les médecins ou les politiques n'acceptent pas comme nourrices les femmes infirmes ou celles de mauvaise vie, combien moins ils accepteraient les bêtes brutes !

150

Mais de même que je déteste cette pratique plébéienne, je ne loue pas davantage cette coutume des nobles de vivre retirés chacun dans leur village et loin des agglomérations urbaines : car, sans compter que l'homme est un animal civilisé fait pour la compagnie et qu'il ne lui serait louable de se retirer de la société de ses semblables que pour se livrer à la contemplation, je dirai que le noble, ne fréquentant pour l'essentiel que des valets et des rustres, s'habitue à vivre d'une manière despotique, et devient insolent ; et dans les villes, le plébéien, n'ayant plus de contact avec ceux dans lesquels il y a quelque principe de noblesse, s'entretient en cette bassesse d'âme et de mœurs qui leur est imprimée par la bassesse de leur naissance. Je sais que cet usage est commun à l'Allemagne et aux autres nations étrangères ; et je sais que l'on peut répondre que les nobles, souvent dans les cours et souvent allant d'un village à l'autre, conversent ensemble ; mais toutefois je n'accepte pas cet exemple et ne me paie pas de ces raisons ; et il me semble voir que l'erreur de cette opinion trouve son fondement dans l'orgueil de ne pas vouloir reconnaître la supériorité des magistrats³.

La troisième coutume que je ne loue pas est qu'abandonnées par la noblesse, les lettres, et particulièrement les sciences, tombent dans les mains de la plèbe. Car traitée par l'esprit des plébéiens, la philosophie (comme le serait une dame de haut lignage mariée à un vilain), perd beaucoup de sa dignité naturelle ; et de libre investigatrice des raisons devient bornée et privée d'autorité, et de reine modératrice des humains se retrouve ministre des arts inférieurs et de l'appétit d'avoir. Il y a bien longtemps que Platon s'en est avisé dans sa *République*⁴, et je sais maintenant par l'expérience que ses raisons étaient très vraies.

Et ici, M. le Comte, prend fin ce que je m'étais proposé d'examiner avec vous. À défaut de louanges, votre jugement trouvera peut-être des excuses à ce que vous tiendrez pour l'opinion d'un homme de peu d'expérience, écrit au milieu

2 Selon Hippocrate (*De victus ratione*), la chair des animaux sauvages rend l'homme plus vigoureux à la chasse.

3 Car ils siègent dans les villes.

4 Platon, *République*, VI, 494c.

des épreuves et des tumultes de la cour de France ; et si je ne l'assortissais de ces considérations, je redouterais de vous fournir trop grande occasion de le reprendre. Je vous baise les mains (1572).

Prose, éd. Ettore Mazzali, Milano, Ricciardi, 1959, t. I.

Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)

Les Français ont longtemps gardé les mœurs des autres peuples de la Germanie, d'où ils tirent aussi leur origine ; mais aujourd'hui la diversité est très grande, non seulement dans la langue et dans les monnaies, qui constituent les deux différences essentielles entre une nation et l'autre, mais dans l'habillement même et dans le manger, pour lequel ils dépensent non seulement avec profusion, mais sans aucune règle.

La noblesse française porte un habit court, car sa profession est le métier des armes ; mais son vêtement est si varié de couleur et de forme, qu'il serait impossible d'en donner un modèle. Tantôt on fait usage d'un chapeau à larges ailes qui déborde de la tête sur les épaules, tantôt d'un béret si petit qu'à peine couvre-t-il le sommet de la tête. On a des manteaux qui descendent jusqu'à la cheville, ou bien des capes et des capotes qui n'atteignent presque pas aux reins. Les chaussures à la mode grecque ou à la mode de Savoie sont larges et si hautes, qu'elles s'étendent jusqu'à mi-jambe, ou bien si étroites et si courtes qu'elles semblent des tuyaux.

Les hauts-de-chausses sont attachés aux culottes ; et celles-ci sont si justes qu'elles dessinent fidèlement les formes naturelles⁵. Les chaussures sont quelquefois de deux couleurs différentes. Les cols des chemises avec les dentelles sont si grands qu'ils ressemblent à des voiles : ils ont plus de quinze centimètres de long⁶. Ils sont simples et renversés, ou bien soigneusement travaillés. Les nouveautés dans l'habillement se succèdent de jour en jour et d'heure en heure. Si la forme des vêtements varie, la manière de les porter n'est pas moins bizarre. On a toujours le manteau posé sur une épaule et pendant de l'autre côté, une manche du pourpoint tout ouverte et l'autre boutonnée. À cheval on met l'épée à la main, et l'on court dans la ville même comme si l'on poursuivait l'ennemi, à la manière des cavaliers polonais. Les changements de costumes usités parmi les jeunes gens exigent des dépenses considérables en draps de laine, en draps d'or et de soie. Un homme de la cour n'est pas estimé riche s'il n'a pas vingt-cinq à trente habillements de différentes façons, et il doit en changer tous les jours. Les gens âgés portent des vêtements plus modestes, en soie ou en laine très fine. Ils sortent en manteau long

5 It. « *le natiche naturali* ».

6 It. « *una quarta* », le quart du bras.

et en chapeau ; la toque n'est de mode qu'à la cour : hors de là on trouvera à peine dix personnes sur mille qui s'en servent ; car le pays est très exposé aux vents.

Les femmes ont un habillement plus modeste et moins changeant. La femme noble porte sur la tête un chaperon de velours noir, ou une grande coiffe de réseau en rubans d'or ou de soie, ou bien ornée de bijoux ; elle a un masque sur le visage. Les femmes de bourgeois se servent d'un chaperon de drap, car la coiffure en soie et le masque leur sont défendus. Pour le reste du vêtement il n'y a pas de différence : toutes portent leurs robes et leurs cotillons de la façon qu'il leur plaît. Les femmes du peuple n'ont des robes qu'en drap ou en armoisin, mais non en d'autre qualité de soierie. Les femmes nobles se distinguent aussi par la plus grande largeur des manches, dont la couleur varie à volonté. Les femmes du peuple ne peuvent les porter que noires et moins larges. Les veuves sortent voilées, pendant un certain temps, avec une robe montante, une camisole au-dessus de la robe, et une collerette renversée sans dentelles. Dans le deuil de leurs mères, de leurs pères, de leurs maris, elles ont des robes à manches ducales, garnies de peau blanche de vair ou de cygne. Les hommes ne portent le deuil que le jour de l'enterrement ; le reste du temps ils sont habillés de noir, avec le manteau et le chapeau. Il est facile de reconnaître les demoiselles, car dans les rues elles suivent toujours les pas de leurs mères, qui précèdent ; les servantes ou les serviteurs viennent après.

152

Les Françaises ont des tailles fort minces ; elles se plaisent à enfler leurs robes de la ceinture en bas par des paniers et des vertugadins et autres artifices, ce qui rend leur tournure encore plus élégante. Elles se chaussent bien ; elles font usage de la pantoufle basse et de l'escarpin. Le cotillon qu'à Venise on appelle la *carpetta* est de très grande valeur et très élégant parmi les femmes nobles aussi bien que parmi les bourgeoises. Quant à la robe que l'on met par-dessus, elle est de sergette ou d'autre toile ordinaire : car les femmes à l'église s'agenouillent par terre, et elles s'asseyent même dessus. Par-dessus la chemise, elles ont un corset ou camisole qu'elles appellent corps piqué, qui rend la tournure plus légère et plus svelte. Il est agrafé par-derrrière, ce qui rend encore plus belle la forme du sein. La gorge et les épaules sont couvertes de voiles très fins et de gaze ; la tête, le cou, les bras sont ornés de bijoux. La coiffure est très différente de celle d'Italie ; elles ont sur le haut de la tête des perruques et des toupets qui donnent plus de largeur au front. La couleur des cheveux est ordinairement noire, et fait ressortir la pâleur des joues ; or la pâleur (si elle n'est pas malade) est regardée comme un agrément.

Les Françaises sont très dévotes en apparence, mais dans le fait, très lestes et très libres⁷. Chacune veut être traitée en honnête femme, fût-elle même

7 Sur le sujet, voir Le Tasse, *Il Padre di famiglia*, dialogue, et ici même, p. 159, Moryson sur le statut des femmes vénitienues.

une courtisane ; et il n'est pas de femme si publique qui ne trouve quelque chose à dire aux mœurs de sa voisine. Aussi sont-elles fort insolentes, parce que les maris leur accordent trop d'autorité, leur confient l'administration de leur maison, et se laissent même gouverner par elles. Elles ont tant de liberté que non seulement elles s'arrêtent pour parler aux passants dans la rue, ce que les parents ne trouvent pas étrange, mais qu'elles se rendent toutes seules à l'église, au marché, et restent trois à quatre heures hors de la maison sans que le mari songe à demander où elles sont allées. Les demoiselles ne jouissent pas de la même liberté ; cependant, les filles des nobles sortent accompagnées d'un valet ou d'une servante, et les filles du peuple vont seules à l'église ou dans le voisinage. Lorsqu'elles se transportent à la campagne, elles montent à cheval en croupe d'un serviteur, et elles se tiennent toujours accrochées au pommeau ou à la couverture de la selle.

Lippomanno rapporte ensuite les cérémonies du mariage, du baptême et des funérailles avant de revenir sur les mœurs des femmes françaises, sobres, libres, agréables dans leur conversation, mais coupables d'*avarizia* : une cupidité si déréglée qu'elle les fait même se vendre à moindre prix, « *essendo opinione che l'oro faccia fare tutto a tutte le donne del mondo, e a quelle di Francia basti l'argento* ».

Les gentilshommes au contraire sont plus prodigues qu'ailleurs : ils dépensent leur propre bien et celui d'autrui en chevaux, en banquets, en vêtements ; et surtout aujourd'hui que le roi s'occupe avec complaisance de ses habillements. Un des défauts les plus frappants des Français, c'est qu'au commencement des entreprises on les dirait plus que des hommes, et à la fin moins que des femmes⁸. Un gentilhomme prétendait, non sans raison, que trois choses sont propres aux Français : de ne jamais faire ce qu'ils disent (d'autres assurent que cela est plutôt vrai des Espagnols), de ne pas écrire comme ils parlent et de ne se rappeler ni les bienfaits ni les offenses. Aussi, pour traiter avec eux, il faut de la prudence, de la patience et de l'argent ; et l'on peut avouer que cette nation n'a pas beaucoup gardé de la loyauté des Allemands ses ancêtres.

Au reste, le Français est naturellement ouvert ; le maître se mêle aux valets et aux laquais avec une familiarité presque incroyable : l'affabilité du roi lui-même envers tout le monde est, à ce qu'on dit, une cause de la force de la monarchie de France. Tous les jours, le roi se laisse voir à l'église, aux manèges des armes et de chevaux, au jeu de paume et souvent au palais, qui est comme la bourse de Paris, où il achète lui-même mille colifichets et bagatelles. Pendant son dîner

8 Source du *topos* : Machiavel, *Ritratto delle cose di Francia*, dans *Opere*, éd. Mario Bonfantini, Milano-Napoli, Ricciardi, 1963, p. 474, mais déjà César sur les Gaulois (dans Tite Live, *Histoire de Rome depuis sa fondation*, livre IX, 28).

presque tout le monde peut s'approcher de lui et lui parler comme on ferait à un simple particulier⁹.

Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVI^e siècle, trad. Niccolò Tommaseo, Paris, Imprimerie royale, coll. « Documents inédits sur l'histoire de France », 1838, t. II, p. 553-567.

Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table

Deux grands voyageurs anglais de la fin du XVI^e siècle : le premier est le meilleur observateur de l'Europe de son temps, l'autre connaît bien la France et l'Italie. Mais deux témoignages à portée limitée : celui de Dallington est marqué par l'esprit de polémique et Moryson n'a pas séjourné longtemps en France : aussi escamote-t-il, assez habilement d'ailleurs, l'insuffisance de sa documentation par des comparaisons avec les pays qu'il connaît mieux.

154

Fynes Moryson

D'anciens auteurs rapportent que les Gaulois couchaient par terre, se nourrissaient de lait et de viande de porc et s'adonnaient à la goinfrerie. Aujourd'hui, personne ne mange moins de bacon ou de viande séchée que les Français ; je ne peux toutefois louer leur tempérance car tous, hommes et femmes, outre le dîner et le souper, prennent des déjeuners et des boissons, qu'ils appellent collations et goûter, et mangent ainsi quatre fois par jour. La nourriture est abondante par toute la France, en toutes sortes de bétail comme en fruits (qui ne sont pas inférieurs à ceux d'Italie, en sangliers et en cerfs, car ils n'ont pas de daims), en oiseaux et en volailles, et toutes sortes de poisson, de mer ou provenant de leurs nombreux et agréables cours d'eau, mais leur bœuf n'est ni très bon ni très courant. Ils ont moins de moutons que nous en Angleterre, mais leur chair est douce et savoureuse. Dans les auberges, on trouve en abondance des perdrix et diverses sortes d'oiseaux, parce que les gens de la campagne ne les mangent pas et n'ont pas le droit de le faire, et que les gentilshommes sont en général très économes dans leur alimentation ordinaire, de sorte qu'une grande partie de ces mets délicats va aux auberges principales.

L'Angleterre est certes heureuse de tant d'abondance, de posséder en propre tant de mets délicats comme les ortolans, et d'autres espèces d'oiseaux de mer et notamment de daims et de sangliers. Mais bien qu'elle surpasse généralement la France par l'abondance d'oiseaux de mer, le nombre et la variété des poissons, elle ne regorge pas comme elle de volaille de basse-cour, ou de celle qui habite

9 Voir à ce propos (*infra*, p. 198) le témoignage, sensiblement contemporain, de Thomas Platter le jeune.

les bois et les champs, comme perdrix, faisans, bécasses et autres. Pour le moins, parce que le commun peuple ne s'en nourrit pas, et à cause de l'alimentation économe des gentilshommes dont nous avons parlé, la France semble en être plus riche et elles sont communes dans les principales auberges. Je parle de l'Angleterre en général, car en certains endroits, ces mets abondent chez nous, et y sont à très bon marché.

On loue les Français et on les tient pour supérieurs aux autres pour les viandes bouillies, les sauces et les plats préparés communément appelés *Quelques choses*¹⁰ ; mais à mon avis ils ne lardent pas très bien leurs plats, car ils y perdent toute variété de goût, donnant à toutes leurs viandes le goût de porc ; et ils n'aiment que les viandes macérées. Ils ne consomment pas beaucoup de viandes blanches, et je n'y ai jamais goûté de bon beurre, ce qui contraint notre ambassadeur à le faire venir d'Angleterre, et ils n'ont qu'une bonne variété de fromages, qu'ils appellent angelots¹¹, plus agréables par une sorte de goût prononcé que par leur qualité. Gentilshommes et gens du peuple vivent plus sobrement que les Anglais dans leur alimentation ordinaire et domestique, et n'ont pas leurs tables fournies d'un si grand nombre et d'une telle variété de plats liquides ou trempés, et soupent de viandes rôties, chacune avec plusieurs sauces : mais leurs banquets sont plus somptueux que les nôtres et consistent pour la plupart en mets et en salades disposés bizarrement et en compositions somptueuses plutôt qu'en viande ou en volatiles. Et les cuisiniers sont le plus souvent les plus inventifs pour composer des plats d'une manière nouvelle, et en tout cela les Français sont enjoués et habiles, de sorte que les Italiens observent qu'ils mangent ou coupent leur viande rapidement et ajoutent qu'ils sont souvent débraillés à table, et je voudrais dire qu'ils sont négligents ou peu soignés et très peu soucieux de leur nourriture.

Moryson illustre ce trait par une anecdote, répète sur la Normandie un développement précédent (p. 60) – son livre touffu abonde en redites – souligne l'habitude française de manger dans les auberges à table d'hôte.

Chez les Français, l'ivresse attire la réprobation¹², et le plus souvent ils boivent de l'eau avec du vin, et toujours des vins français, ou des vins d'Espagne (vendus comme médicaments par les apothicaires) ou d'autres vins étrangers, bien que je ne me rappelle pas en avoir vu dans le Nord de la France. Mais les marins,

¹⁰ En français dans le texte.

¹¹ Moryson mentionne ailleurs (voir texte « Proverbes », dans *An Itinerary [...]*, *op. cit.*) les angelots de Brie.

¹² Comparaison implicite avec l'Allemagne, où elle est excusable et même volontiers tenue à vertu. Le Thuringeois Zinzerling, qui voyage en France entre 1612 et 1616, déplore l'ivresse des Saxons et loue par contraste la sobriété des Français : voir *supra*, p. 148.

les soldats et beaucoup de gens du peuple buvaient du poiré et du cidre jusqu'à l'ivresse ; j'en ai vu en effet boire du vin avec une sorte d'intempérance, et quand ces hommes sont assis à boire, ils chantent (ce qu'ils font avec grand plaisir), car les Français sont en général aimables et vivants. La plupart des femmes et toutes les jeunes filles (à l'exception de celles dont l'inconduite est notoire) boivent de l'eau, sauf dans les provinces qui produisent le poiré et le cidre, où les femmes de toute condition boivent, sans exception. Je me rappelle avoir vu à Paris une pauvre femme mendier un verre d'eau, et l'ayant reçu, elle le vida et s'en alla aussi joyeuse que si elle avait reçu une bonne aumône.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, chap. II, p. 134-136.

Robert Dallington

156

Le régime alimentaire des Français est de n'en suivre aucun : car ils mangent tout le temps. Il en est peu chez eux qui, en plus de leur dîner et souper ordinaires, ne goûtent, comme ils disent, et font collation trois ou quatre fois par jour : une chose aussi fréquente chez les femmes que chez les hommes, que vous verrez manger et boire ensemble devant leurs portes. Ne pas s'étonner donc si les Italiens les appellent gourmands par excellence, et nous avons tout autant raison de blâmer le désordre de leur alimentation. Leur Commynes fut contraint de taxer notre nation d'ivrognerie, disant de nous, qu'entrant dans une taverne à Amiens, il observa la manière des Anglais, « où jà avaient été faits cent et onze écots, et n'était pas encore neuf heures du matin »¹³. Car il n'y avait pas lieu de s'étonner de voir tant de coups (comme ils disent) ou d'additions un matin où il y avait cinq mille soldats anglais dans la ville, qui revenaient tout juste du champ de bataille, où ils avaient beaucoup souffert, et se réjouissaient gentiment de la paix définitive signée entre notre roi Édouard IV et le leur, Louis XI¹⁴.

Mais nous pouvons payer Commynes de la même monnaie, répliquant que sur tous les autres (à l'exception des Hollandais) un Français a le moins de raison de nous taxer d'ivrognerie, car nous pouvons voir à leur nez quel potage ils préfèrent ; et il court parmi eux un proverbe sur leurs prêtres (ce qui est plus malséant que chez un soldat), quand ils veulent signifier un grand embarras : « il y a plus de difficulté qu'à tirer un prêtre de village de la taverne »¹⁵.

13 Dallington cite, en français, Commynes (voir *Mémoires*, éd. J. Calmette, Paris, Les Belles Lettres, 1965, t. II, p. 58), avant de le traduire.

14 Entrevue de Picquigny, 1475.

15 En français dans le texte ; Dallington traduit ensuite.

Un Français a donc moins de raison que quiconque de taxer les autres d'ivrognerie.

*Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?*¹⁶

[Qui peut garder patience quand le pauvre harenger méprise le pêcheur ?]

La mode française (comme vous le voyez journellement) est d'assaisonner tous les mets dont la provision ordinaire n'est pas aussi abondante, ni sa table aussi bien fournie que chez nous. Cependant, dans les banquets, ils nous surpassent de beaucoup. Car le Français est aussi friand que le bâfreur de Media¹⁷, ou qu'Ésope, le tragédien¹⁸, qui dépensa quinze mille couronnes en une fête, rien que pour des langues d'oiseaux.

A Method for Travel. Shewed by taking the View of France. As it stooode in the yeare of our Lord 1598, London, Thomas Creede, 1605.

Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises

Lors de son premier voyage en France – il a débarqué à Calais en mai 1787 –, Arthur Young arrive à Luchon, et son journal, comme le font volontiers ses compatriotes, esquisse une comparaison entre l'hôtellerie des deux pays.

Maintenant que j'ai traversé le royaume, et vu différentes auberges de France, j'observerai qu'elles sont en général meilleures à deux égards, et pires pour tout le reste que celles d'Angleterre. Nous avons certainement mieux vécu que nous n'aurions fait en allant de Londres aux montagnes d'Écosse pour le double de l'argent. Mais quand on ordonne en Angleterre tout ce qu'il y a de mieux, sans s'embarasser de la dépense, on vit mieux pour le double d'argent que nous n'avions fait en France ; la cuisine française a de grands avantages : il est vrai qu'ils font tout cuire jusqu'à ce que cela soit desséché, si on ne les en prévient pas ; mais ils donnent un si grand nombre, une si grande variété de plats, que vous en trouvez toujours quelques-uns à votre goût. Il n'y a dans les auberges d'Angleterre rien de comparable aux desserts de celles de France, et les liqueurs ne sont pas à mépriser. Nous avons quelquefois trouvé de mauvais vins, mais en général bien meilleurs que le vin de Porto des auberges anglaises. Les lits sont meilleurs en France ; en Angleterre ils ne sont bons que dans les bonnes auberges, et nous n'eûmes pas l'embarras, si désagréable en Angleterre, de faire mettre les draps devant le feu ; car nous ne nous en inquiétâmes jamais, sans

16 Juvénal, *Satires*, Satire II, v. 24 (qui empêchera le séditieux Gracchos de quereller ?).

17 Allusion obscure. Elle peut viser un personnage particulier ou le mol épicurisme des Mèdes.

18 Acteur romain, rival de Roscius.

doute à cause du climat. Après ces deux objets, il n'y a plus rien : vous n'avez pas de salle à manger, on vous sert dans une chambre où il y a deux, trois ou quatre lits ; des appartements mal meublés, les murs blanchis, ou couverts de différentes sortes de papier dans la même chambre, ou de tapisseries si vieilles que ce ne sont que des nids à teignes ou à araignées, et les meubles sont si mauvais que les aubergistes anglais en feraient du feu : partout, en guise de table, on met une planche sur des barres de bois croisées, qui sont si bien arrangées qu'elles ne laissent de place pour les jambes qu'aux extrémités. Des chaises de chêne avec des fonds de jonc, et un dossier perpendiculaire, qui ôte toute idée de se reposer après la fatigue. Les portes donnent de la musique en laissant entrer le vent, qui souffle par toutes les crevasses, et les gonds écorchent les oreilles. Les fenêtres admettent la pluie avec le jour ; quand elles sont fermées il n'est pas facile de les ouvrir, et quand elles sont ouvertes pas aisé de les fermer. Les balais de laine ou autres et les brosses à frotter le plancher ne sont pas dans le catalogue des articles nécessaires à une auberge française. Des sonnettes, il n'y en a pas ; il faut continuellement s'égosiller pour *appeler la fille* ; et quand elle paraît, elle n'est ni propre, ni bien mise, ni jolie. La cuisine est noire de fumée ; le maître est en général le cuisinier, et moins l'on voit de ses opérations, plus on est dans le cas d'avoir d'appétit pour dîner, mais cela n'est pas particulier à la France. Abondance de casseroles et de meubles de cuisine de cuivre, mais pas toujours bien étamés. La maîtresse ne classe pas la politesse et les égards pour ses convives au rang des qualités nécessaires pour son commerce.

Voyages en France, introd. Léonce de Lavergne, Paris, Guillaumin, 1860, p. 85-88.

Traversant la Provence à son retour d'Italie (Le Luc, 18 décembre 1765), J. Boswell avait conclu dans le même sens.

J'arrivai le soir à une auberge passable. Je m'attardai trop longtemps à écrire, devenant, j'imagine, un objet d'étonnement pour les gens de la maison, habitués à voir leurs hôtes se jeter au lit aussitôt après le dîner. En fait, les lits de plume moelleux des Français m'épuisent en relâchant mes nerfs. Les auberges de ce peuple à la tête légère sont très rarement bonnes, car les pièces sont froides, dépourvues de confort et sales, les draps humides et les mouchettes rares. Vive la vieille Angleterre, car ses auberges valent mieux que tous les palais du monde.

Boswell on the Grand Tour, Italy, Corsica, and France (1765-1766), New York, Mc Graw Hill, 1955, p. 252.

Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV

En 1599, le jeune voyageur poursuit un périple qui l'a déjà conduit à Montpellier, Barcelone, Toulouse, Bordeaux et Poitiers. On dispose d'une autre relation du repas d'Henri IV : celle qu'a laissée Bernardo Bizoni, qui accompagne, en 1606, Vincenzo Giustiniani, marquis de Bassano, dans un voyage en Autriche, Allemagne, Flandre, Angleterre et France. On pourra la lire dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. M. Guglielminetti, Torino, UTET, 1967, p. 304-307. Le repas décrit par Bizoni a lieu aux Tuileries ; le roi le partage avec la reine Marie de Médicis et leur fils, le jeune duc de Vendôme (en fait, le « bâtard César », légitimé). Autre temps : le roi a vieilli (la vue décline et la main tremble), il vient d'ouïr messe et de s'entretenir avec son confesseur, le père Cotton.

Le lendemain de mon arrivée à Orléans, le 22 juillet, j'assistai au dîner du roi Henri IV dans son logis. Il mangeait à une longue table avec pour seule compagnie celle de son bâtard César, Monsieur, âgé de quatre ou cinq ans, qui, assis à la gauche du roi, avait ses serviteurs particuliers. La crédence royale avait la forme d'un beau bateau d'argent doré, dans lequel on mettait tout ce qui appartenait à la table royale. On servit au roi une foule d'excellents mets. L'échanson les saupoudrait d'un peu de pain, les goûtait puis les lui présentait, cependant qu'à chaque nouveau service, on étendait délicatement devant le roi une serviette de fine toile blanche. Lorsque le roi refusait d'un plat, on le retirait. Son vin était dans une petite bouteille de verre recouverte d'osier ; chaque fois qu'il en exprimait le désir, on lui en versait dans un verre à pied en cristal, au fond duquel étaient des pimprenelles¹⁹. Le roi but à trois reprises, vidant son verre à chaque fois.

Tant que dura le repas, plusieurs personnages d'importance se tenaient debout à ses côtés ou derrière lui, lui parlant à l'oreille l'un après l'autre, si bien qu'il n'eut pas un seul instant de paix au cours de ce repas. Parfois il donnait une courte réponse et, le plus souvent, gardait le silence.

On raconte que le roi Henri III, quand il revint de Pologne en France, fit faire une balustrade autour de sa table, afin de pouvoir manger plus dignement et plus tranquillement, et n'avoir point tous ses gens pendus à ses basques : ce que voyant, les Français pensèrent qu'il voulait adopter un style allemand plus cérémonieux, et renoncer aux manières familières qui avaient cours jusque-là entre lui et eux. Ce qui leur déplut, et ils cessèrent de paraître aux repas du roi, où ne se montraient plus que les domestiques. C'est pourquoi le roi fit ôter la balustrade et restaura l'ancien usage²⁰.

¹⁹ Une plante de bruyère (*Kraut*) dont la racine a des vertus médicinales, auxquelles fait allusion son nom de *sanguisorba* (note dans *Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600*, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 2 vol., 1968, p. 536).

²⁰ Voir à ce sujet Monique Châtenet, « L'ordre de la Cour », dans *Henri III et son temps*, éd. R. Sauzet, Paris, Vrin, 1992, p. 134-135.

À la porte principale, et aux différentes portes de la maison, se tenaient les gardes suisses du roi. Mais dans la salle où il mangeait, étaient ses gardes du corps, les gardes écossais qui, en toute circonstance, se tiennent tout près de la personne royale. Ils portent les armes royales brodées d'or et d'argent sur le dos de leur uniforme.

La salle du repas était si pleine de monde qu'on pouvait à peine y faire un pas. J'étais tout près de la table du roi, car on laisse entrer n'importe qui sans la moindre difficulté ; mais personne ne peut garder son manteau, afin de laisser voir tout ce que l'on porte sur soi. Après dîner, le roi joua quelques instants aux dés dans la salle, puis son carrosse le conduisit au jeu de paume. On avait également conduit à sa voiture son bâtard, monsieur César, car il dispose de son propre carrosse, de ses chevaux et de ses gens.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1599-1600, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 2 vol., 1968, p. 538-539.

Philip Thicknesse : mœurs françaises

En 1775-1776, l'auteur voyage en France et en Espagne avec famille, épagneul, singe et perroquet.

Vous ne pouvez dîner, ou faire une visite après dîner en redingote négligée, ou sans avoir de perruque. Porter une petite casquette ou les cheveux en queue de cheval passerait pour une licence inadmissible. Sur le chapitre de la tenue, les militaires ont en France un avantage sur tous les autres : un uniforme ou un vêtement militaire confère bonne grâce à un homme en toutes compagnies, avec ou sans perruque ; c'est à beaucoup d'égards le plus convenable de tous, pour un étranger en France.

En France, on n'a pas coutume de boire à la santé d'un convive, ni de boire du vin après le dîner ; on retire le vin avec le dessert – un excellent usage, digne d'être observé de tous les peuples.

Personne, gentilhomme, prêtre, domestique, homme ou femme, ne frappe à la porte pour avertir avant de pénétrer dans la chambre ou les appartements des dames ou des messieurs. Le messager l'ouvre pour vous apporter une lettre, le capucin pour demander l'aumône, et le gentilhomme pour vous rendre visite. L'intimité n'existe pas, sauf à fermer votre porte à clef ou au verrou. Et si quelqu'un de la classe moyenne (en particulier un étranger) a pris possession de votre appartement, il est très difficile de l'en déloger.

Il n'y a peut-être pas sur terre de gens si curieux et indiscrets que ceux des classes inférieures en France ; faire du bruit semble être un de leurs plus grands

plaisirs. Qu'un gamin en haillons vienne à battre du tambour ou jouer de la trompette, tous ceux qui l'entendent accourent à lui à toute vitesse, brûlant de curiosité. Quand mon singe²¹ jouait au postillon, dans sa veste rouge brodée d'argent, je devais le faire descendre quand je traversais une ville, petite ou grande : à Moret (trois lieues de Fontainebleau), alors que je ne m'étais arrêté que pour acheter un pain, les gens accoururent si vite à moi que je crus en vérité que tous, hommes, femmes et enfants, à l'exception des malades et des vieillards, venaient rendre hommage à mon petit domestique, tous ravis et sans la moindre marque de brutalité. Un Français, je le crains, n'aurait pas traversé de la même manière une ville de province anglaise.

Les Français n'offrent jamais de café, de thé ou de rafraîchissement à leurs visiteurs du matin ou du soir.

Si le temps est froid, le feu faible et la compagnie nombreuse, vous verrez un jeune Français en interdire l'accès à tous en se plaçant juste devant le foyer, étendre avec grâce son épée sur son genou gauche, se flatter que les dames admirent ses jambes, alors que toute la compagnie l'envoie au diable ; quand il a satisfait sa vanité, il s'assied ou s'en va, et un autre prend sa place. J'ai vu cette détestable muflerie pratiquée deux heures durant par un groupe de jeunes fats, par un froid extrême. Cette coutume vient d'être importée en Angleterre.

A year's journey through France and part of Spain, London, aux dépens de l'auteur, 1778, t. II, p. 257-262.

21 Il fait partie de l'équipage du voyageur, qui joue à lui faire conduire sa voiture.

PARIS

Thomas Coryat à Paris

Le 23 mai 1608, Thomas Coryat quitte Amiens en coche (il voyage d'ordinaire à pied) ; deux jours plus tard, il visite la basilique de Saint-Denis, passe ensuite devant le gibet de Montfaucon (« quatorze beaux piliers de pierre de taille ») érigé « au temps du massacre commis par les Guise, pour pendre l'amiral de France Châtillon, qui était un protestant, en l'an 1572 »¹. Dans cette description abondent les marques d'une rivalité naissante entre la France et l'Angleterre, dont témoignent d'autres relations britanniques contemporaines.

La ville est très grande, et n'a pas moins de dix milles de circuit, très peuplée, pleine de très beaux bâtiments, publics et privés, la plupart en belle pierre de taille, dont elle est, d'après ce que j'ai lu ou entendu dire) plus fournie naturellement qu'aucune ville de la Chrétienté. Car toute la ville, y compris les faubourgs, est sise sur une carrière de pierres de taille, qui s'étend elle-même sur une grande partie du territoire tout autour de la ville et fournit leurs maisons de cette inépuisable quantité de pierre. Elle est ronde et environnée de très anciennes murailles élevées par Jules César alors qu'il y faisait sa résidence au temps de sa conquête de la Gaule² : voilà pourquoi certains n'ont pas craint autrefois de l'appeler la ville de Jules. Ces murs étaient alors percés de quatorze belles portes.

Coryat examine ensuite l'étymologie de Paris-Lutèce.

Elle est divisée en trois parties, l'université, la Cité et la ville, par la noble rivière Sequana, communément appelée la rivière de Seine³, qui prend sa source d'une certaine colline de Bourgogne appelée Voga, près de Langres. Je parlerai très peu de l'université, car à mon grand regret, j'ai omis de l'observer en détail comme il aurait convenu à un voyageur attentif, n'ayant vu qu'un de

1 Après l'assassinat de l'amiral de Coligny lors de la Saint-Barthélemy, son corps mutilé fut pendu à Montfaucon (voir Ronsard, « Hymne des étoiles », dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1994, p. 518).

2 Ils datent, en fait, de Philippe Auguste et Charles V.

3 « La rivière de Seine » : en français dans le texte. Sur cette description de Paris, consulter Thomas Coryat, *Voyage à Paris* (1608), traduit et annoté par Robert de Lasteyrie, Paris, s.n., 1880.

ses principaux collègues, leur fameuse Sorbonne. Cette féconde pépinière de théologiens fut instituée en l'an 796 par le bon empereur Charles le Grand, qui fut aidé dans son établissement par notre savant compatriote Alcuin son maître, élève de Bède le Vénérable⁴. Mais pour revenir à la noble Seine : on y bâtissait, alors que je me trouvais dans la ville, un beau pont de pierre de taille qui était presque terminé⁵. Elle possède aussi un autre pont fameux, sur lequel est construite l'une de ses plus belles rues, la rue de Notre-Dame⁶. J'ai entendu dire qu'il avait été construit par un certain Jocundus⁷, évêque de cette ville, sur le compte duquel j'ai en outre entendu cet élégant distique :

*Jucundus duplicem struxit tibi Sequana pontem,
Hunc tu jure potes dicere Pontificem*⁸.

164

Il l'appelle *Duplicem* à cause d'un autre pont voisin appelé le Petit Pont, construit par lui dans le même temps. On trouve encore sur ce fleuve trois autres beaux ponts, le pont au Change, où se tiennent les orfèvres, le pont Saint-Michel et le pont aux Oiseaux, autrefois appelé le pont des Meuniers. On l'appelle le pont aux Oiseaux⁹ en raison des enseignes des échoppes qui sont de chaque côté, et qui toutes représentent des oiseaux.

La cathédrale, qui est dédiée à notre Dame, est loin d'être aussi belle que Notre-Dame d'Amiens, car je n'y pus rien voir de notable, si ce n'est la statue de saint Christophe, sur le flanc droit en entrant par la grande porte, qui est de vrai excellemment exécutée, le reste n'étant qu'ordinaire, comme je l'ai vu en d'autres églises. La rue Notre-Dame, dont j'ai parlé, très longue (bien que moins large que notre Cheapside de Londres¹⁰), surpasse en un point toutes les rues de Londres : car telle est l'unité de style de presque toutes les maisons de cette rue qui se trouvent sur le pont qu'elles se ressemblent de matière et de façon, et sont ainsi les mieux faites de Paris.

4 Université de Paris fondée par Charlemagne. Longue tradition, à la source de laquelle on trouve Vincent de Beauvais (xiii^e siècle), et représentée au xvi^e siècle encore par Du Haillan, Belleforest, etc. Mais elle est vigoureusement combattue par Paul-Émile, Jean du Tillet et surtout É. Pasquier, *Recherches de la France* (éd. M.-M. Fragonard et F. Roudaut, Paris, Champion, 1996, t. I, p. 713 sq. et t. III, p. 1721-1731).

5 Le Pont-Neuf, dont le gros œuvre était terminé en 1603. Voir Édouard Fournier, *Histoire du Pont-Neuf*, Paris, E. Dentu, 1862, p. 106, p. 111 sq.

6 « *Called our Ladies street, in French la rue de nostre Dame* ».

7 En fait, fra Giocondo, dominicain de Vérone, à qui Louis XII avait confié la direction des travaux.

8 « *Jucundus fit pour toi ce double pont sur la Seine, afin que tu puisses à bon droit le dire Pontifex* ».

9 Il était situé près de l'actuel pont d'Arcole.

10 « Cheapside » : artère commerçante et élégante de Londres. En 1599, Th. Platter le jeune vante les maisons et les boutiques de ses orfèvres et de ses changeurs (*Beschreibung*, éd. cit., p. 782).

La rue Saint-Jacques regorge de libraires dont toutes les boutiques sont abondamment pourvues de livres.

Je suis allé à la place du Palais, bâti par Philippe le Bel en 1313, où se fait le change¹¹, une place où se rencontrent les marchands à certaines heures du jour, comme ils le font à Londres¹². Mais elle n'est en rien comparable à celle de Londres, n'étant qu'un simple passage pavé *subdio*, c'est-à-dire en plein air. Quant à leur place au change, où se vendent beaucoup de choses belles et curieuses, il comporte deux ou trois jolies allées, mais qui ne sauraient en aucune manière être comparées à celles de Londres, ni pour la longueur, ni pour le toit, ni pour la qualité de la fabrication. Ce Palais comporte divers beaux bâtiments, dont l'un est très spacieux et large, et de grande hauteur, orné de nombreuses et belles colonnes en pierre de taille, parmi lesquels se promènent les avocats et beaucoup d'autres ; et il est pour les Français l'équivalent de notre Westminster Hall pour les Anglais. Un peu à l'intérieur de ce hall est une autre belle et magnifique salle, où les juges siègent pour juger : c'est là que plaident les avocats et que se débattent les sujets de controverse. J'y vis deux juges graves et âgés siéger en jugement dans leurs robes d'écarlate, accompagnés au banc (de nombreux autres avocats de droit civil en robe noire, avec certaines étoles et accessoires) qu'ils portent les jours de plaidoirie, en tant qu'insignes de leur profession. Le plafond de cette salle est très riche, somptueusement doré et travaillé en bosse, avec une multitude de grands bossages, également dorés¹³.

L'après-midi du lundi 23 mai, fête de la Trinité, je me rendis au palais royal, appelé le Louvre, commencé par Philippe Auguste vers l'an 1214, et depuis ruiné par le temps, mais magnifiquement restauré par Henri II. J'y remarquai ceci : une belle cour quadrangulaire, entourée de beaux logements sur quatre étages de hauteur, dont la façade est travaillée d'une manière exquise en pierre de taille blanche, et décorée de majestueuses colonnes et de statues admirables faites de la même pierre. Pour monter, il y a trois ou quatre paires d'escaliers, dont l'un est de toute beauté, fait de très nombreuses marches¹⁴. Le plafond de ces escaliers est admirable, représentant des priapées ou scènes d'intérieur, construit en forme de voûte somptueusement cannelée et chantournée¹⁵, où les formes des grappes de raisin et de maintes autres choses sont excellemment agencées. La grande chambre est très longue, large et haute, avec un plafond à bosses richement sculpté et doré. La chambre voisine, qui est la chambre de

11 Sur l'île de Notre-Dame. Une note de R. de Lasteyrie (*Voyage à Paris, op. cit.*, n. 2) observe que ce roi n'a fait qu'agrandir un bâtiment bien antérieur.

12 « Londres » : le Royal Exchange, construit en 1566.

13 Il s'agit de la Chambre dorée, où se tenaient des lits de justice (le livre II des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné porte ce titre).

14 L'escalier d'Henri II.

15 Coryat joue sur le mot *œuvres* (« *being made ex fornicato seu concamerato opere* »).

parade, est très belle, décorée d'un plafond qui est une somptueuse merveille, si richement doré et d'un art si exquis, bien qu'il soit de bois, qu'à première vue un étranger l'imaginerait plutôt de cuivre ou d'or battu.

Je visitai aussi la chambre où la reine Marie couche souvent ; j'y vis une sorte de balustrade, avec d'élégants petits balustres richement dorés, qui entoure le lieu où se trouve son lit. Ensuite, j'allai dans une salle qui, à mon avis, surpasse en beauté non seulement toutes celles qui existent dans le monde, mais aussi toutes celles qui furent jamais depuis sa création. C'est une galerie dont la description complète demanderait tout un livre¹⁶. Elle est divisée en trois parties, deux côtés à chacune des extrémités, et une allée large et spacieuse. Lors de ma visite, un des côtés était presque achevé, et contenait sur des boiseries peintes à l'huile des portraits des rois et des reines de France, très fidèles et très vivants. Le plafond est de la plus admirable et étincelante beauté et représente dans le genre antique Dieu, et les anges, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes et d'autres figures célestes¹⁷. Une beauté si indicible, vraiment, qu'un homme peut difficilement la concevoir s'il ne l'a pas d'abord vue de ses yeux corporels. À l'entrée de la longue galerie est une porte dorée, décorée de quatre somptueuses colonnes de marbre de couleur chair parcourue de quelques veines blanches. Elle est large de dix de mes pas environ et longue de plus de cinq cents, ce qui fait au moins un demi-mille. De chaque côté de cette grande galerie se trouvent quarante-huit trumeaux de pierre de taille blanche, larges chacun de douze pieds environ, entre lesquels sont de belles fenêtres. La galerie est couverte d'ardoise bleue semblable à notre tuile de Cornouaille. À l'extérieur, du côté de la Seine, quatre superbes colonnes de pierre de taille blanche, soigneusement décorées de diverses belles sculptures ajoutent un grand ornement à la façade extérieure du bâtiment. À l'ouest de la galerie se trouve un jardin de toute beauté partagé en huit parterres¹⁸.

Quand je la visitai, la longue galerie n'était pas achevée ; car une moitié seulement de l'allée était planchée, le plafond et les fenêtres encore à peine ébauchées et le quart à peine des trumeaux était terminé : on dit en effet que toute la longue galerie sera faite sur le modèle du premier côté qui est presque achevé.

Coryat ajoute que deux cents maçons y travaillaient alors.

Près de ce côté se trouve un beau palais nommé les Tuileries, où la Reine mère dormait d'habitude¹⁹, et qui fut construit pour elle.

16 La galerie d'Apollon.

17 Sur sa décoration, voir H. de Chennevières, *Musées nationaux. Notice des tableaux appartenant à la collection du Louvre, exposés dans les salles du palais de Fontainebleau*, Paris, Mourgues, 1881, p. 9 sq.

18 Probablement le jardin de Mademoiselle, au bord de la « grande galerie », au bord de l'eau.

19 Catherine de Médicis.

L'auteur explique qu'à cet emplacement se trouvait une fabrique de tuiles.

Le jeudi 26 mai, jour de la Fête-Dieu (*Corpus Christi*), je me rendis au susdit palais qui sera réuni au Louvre quand sera terminée cette fameuse galerie.

Le palais des Tuileries est un bâtiment des plus magnifiques, contenant beaucoup de chambres somptueuses. La chambre de parade est de toute beauté ; le plafond est peint à l'antique, les murs soigneusement ornés de boiseries avec des peintures à l'huile, parmi lesquelles les neuf Muses, excellemment peintes. L'une des chambres a un plafond précieusement doré d'un grand prix ; on y voit une table faite de tant de couleurs, et si habilement incrustée d'ivoire (un ouvrage appelé en latin *cerostratum* [marqueterie] que l'on estime valoir cinq cents livres environ). L'escalier est très beau et bordé d'une jolie balustrade en pierre blanche supportée par des colonnettes de cuivre faites au tour. Il est en vis²⁰, avec un toit majestueux pourvu d'ouvertures comme des fenêtres, pour laisser l'air entrer. Au sud du palais est un joli promenoir garni de plomb et à découvert, où je vis un grand morceau de conduit de ce métal dans le mur, très grand et très large, mais il était si tailladé qu'il paraissait en très mauvais état. Au-dessus de la balustrade de ce promenoir, la vue est des plus agréables sur le jardin des Tuileries qui est, pour la longueur de ses allées délectables, le plus beau jardin que j'aie jamais vu ; mais pour la délicatesse et la variété des fontaines et des sources, très inférieures au jardin du Roi à Fontainebleau²¹. Il y a dans ce jardin deux promenoirs d'égale longueur, chacun de sept cents pas de long, l'un si artistiquement recouvert de bois que les rameaux des érables dont le promenoir est bordé de chaque côté se rejoignent au sommet du toit et le recouvrent tout à fait. Ce promenoir couvert a six belles tonnelles qui s'élèvent très haut comme des tourelles. Il y a aussi un parterre long et spacieux, plein de plantes et de bouquets d'arbustes bien entretenus par de nombreuses personnes. En deux fontaines de ce jardin, on voit deux anciennes sculptures de pierre de grande antiquité, ainsi qu'un bassin carré construit tout en pierre, même le fond, dépourvu pour l'heure d'eau et de poisson, mais qui en sera bientôt rempli. Je vis qu'on s'affairait à préparer des canalisations de plomb par où l'eau sera conduite dans cet étang. À l'extrémité de ce jardin est un Écho ravissant, car j'entendis un Français qui chantait très mélodieusement, avec de curieux trémolos, d'un art si admirable que le jeu de l'écho faisait croire à trois chanteurs réunis.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 20-27.

La description de Paris se termine par une relation de la procession de la Fête-Dieu, riche de piques anti-catholiques.

²⁰ Louis XIV le fit détruire.

²¹ De celui-ci il proposera plus loin (*Coryat's Crudities*, *op. cit.*, p. 39-42) une description attentive, et y découvrira avec étonnement trois autruches.

Locke vit les jardins dessinés par Le Nôtre et le château conçu par Le Vau, mais non la forme définitive que lui donna Mansart à partir de 1678.

Vendredi 23 juin [1677]. De Paris à Versailles, quatre lieues. Son château, un bel édifice et un jardin plus beau encore, situé sur une petite élévation de terrain, avec un marais de chaque côté et qui, bien qu'en un lieu non pourvu naturellement d'eau, a plus de jets d'eau et de machines hydrauliques que n'importe où ailleurs ; et en regardant depuis l'appartement du roi, on ne voit quasiment que de l'eau à une lieue de distance : une succession de bassins alimentés par jet d'eau²², et un canal très grand et très long à la fin d'une large promenade (si bien dissimulée par la pente de la colline qu'on la voit à peine, mais les bassins semblent presque contigus entre eux et toucher le canal), sur lequel évoluent un navire de guerre de trente canons, deux yachts et plusieurs autres vaisseaux plus petits. Les jets d'eau, bassins et cascades de ce jardin sont si nombreux, si diversement agencés et si changeants qu'il faudrait beaucoup de temps pour les décrire. Nous eûmes l'honneur de les voir avec le roi, qui se promenait avec Madame de Montespan de l'un à l'autre, après avoir parcouru avec elle et deux autres dames une bonne partie du jardin dans un carrosse tiré par six chevaux. Les chambres du château sont plutôt petites et les escaliers semblent très petits en proportion de la grandeur de la maison ou des personnes qui les empruntent.

Le Roi semblait prendre un très grand plaisir à ses ouvrages d'eau et on fit faire plusieurs changements qu'il commanda avec sa canne ; et il a bien raison de se réjouir de cette eau qui lui coûte beaucoup plus cher que si c'était du vin²³, car on dit que celle qui coule là lui revient à trois sols la pinte.

Les maisons des grands personnages semblent à première vue être dispersées à distance, irrégulièrement un peu partout, comme des cottages en un village de campagne dont le château, plus grand et plus vaste que le reste, serait comme le manoir. Mais si on les considère depuis l'entrée du château, ils apparaissent être disposés en très bon ordre, et il existe même entre eux une parfaite unité de chaque côté ; ils font une très plaisante perspective, qui n'est telle que parce que toute cette beauté si régulière se rencontre en un lieu où Nature semblait n'en avoir imaginé et observé aucune, le pays étant inégal, brisé en plusieurs collines de taille médiocre, couvertes pour la plupart de taillis, si bien que le pays lui-même paraît naturellement très sauvage et on s'étonne que cet exploit ait pu être réalisé ici.

22 Jet d'eau (en français dans le texte).

23 Selon E. S. Bates, dans *Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 151, ce propos était attribué au Grand-duc de Florence pour ses propres jardins.

À une demi-lieue environ du château se trouve la ménagerie où, parmi d'autres bêtes et oiseaux étranges, nous vîmes les deux plus grandes de chaque genre, un éléphant âgé de quinze ans, énorme montagne animale et plusieurs autruches qui semblent avoir de très petites têtes pour de si grands corps²⁴. L'agencement des habitations pour les oiseaux correspond à une pièce octogonale qui se trouve au milieu d'une cour, à laquelle ils sont tous contigus et depuis laquelle ils peuvent tous être vus aisément ; il est très réussi et pratique. L'éléphant mange cinquante livres de pain par jour et seize livres de riz avec du vin²⁵.

À la même distance du château, mais de l'autre côté du canal, est le Trianon, une très étonnante maison de plaisir dans un très joli petit jardin avec abondance d'orangers. La partie basse du toit de cette maison est couverte de nombreux ouvrages en bois sculptés et peints en forme de porcelaine de Chine de différentes façons, avec des oiseaux et des animaux qui offrent à l'œil une très curieuse perspective. Château, ménagerie et Trianon forment un triangle irrégulier, dont le plus petit côté se trouve entre la ménagerie et le Trianon. Le Grand Canal coule au milieu, entre ces derniers, traversé d'un autre qui se trouve sur la ligne qui les relie, de sorte qu'on a une belle perspective depuis chacun, la meilleure étant depuis le château.

Voiture de Paris à Versailles : trois francs

Jeudi 24 juin. Nous avons vu la demeure et les logis²⁶. Les appartements du Roi et de la Reine sont très beaux, mais les pièces petites, presque carrées, chacune voûtée et d'environ seize pas de côté ; la salle à manger du roi de la même grandeur. Dans les nouveaux appartements, elles sont un peu plus grandes (carrées, de 18 ou 19 pas de côté) ; il y en a six, emboîtées l'une dans l'autre ; celle de l'intérieur a la même largeur, mais est longue d'environ 32 pas. Toutes les autres sont presque carrées, toutes avec un plafond voûté, un peu en relief. Le grand promenoir qui donne de l'édifice sur le Canal est large de 70 pas environ et le Canal plus large encore.

[...] Versailles, 25 août. Les tuyaux de plomb de Versailles ont de 16 à 17 pouces de diamètre et il faut bien des tuyaux de cette taille pour acheminer assez d'eau à ce qu'on appelle les Trois Fontaines et l'Arc de Triomphe. Dans le premier s'élève une gerbe d'eau faite de 173 jets d'eau étroitement réunis en bouquet, outre plusieurs grands jets d'eau de gros calibre, six en croix dans un bassin, trois de chaque côté et dans la troisième de ces Trois Fontaines six grands jets d'eau s'élevant l'un près de l'autre et ne divergeant qu'à une grande hauteur,

24 En 1608, Coryat avait découvert cet animal à Fontainebleau.

25 « *16 lbs of wine with rice* ».

26 Les transformations entreprises de 1678 à 1684, puis par les successeurs de Louis XIV, rendent difficile l'identification des pièces mentionnées par le voyageur.

pour former une cloche, la base en haut. L'Arc de Triomphe est encore plus magnifique ; outre un grand nombre de cascades très hautes et de jets d'eau, il y a deux grandes montagnes d'eau, pour ainsi dire, et quatre pyramides d'eau de près de trente pieds de haut, dans lesquelles coulait assez d'eau pour actionner un moulin. L'abondance de l'eau, la diversité des formes qu'elle prend, la magnificence et l'artifice du tout très surprenants.

Dans un autre endroit du jardin, on trouve une grande statue dorée, au milieu d'un très grand bassin, jouant d'une trompette d'où monte un jet d'eau à la hauteur de 70 pieds, dit-on. Ce bassin est entouré d'une balustrade de marbre blanc et les piliers ou colonnes carrées qui les supportent en plusieurs endroits admirablement sculptés de trophées, de motifs végétaux et de figures d'admirable exécution et les pilastres entre les supports de fer travaillés et dorés. Cette fontaine est d'une extraordinaire dépense. Dans le même endroit, on voit Encelade, grande statue dorée, gisant à travers les rochers au milieu d'un grand bassin. Il faudrait un volume pour noter le détail de tout cela.

170

Les allées du jardin sont larges, semées de sable au lieu de gravier, pour le passage des carrosses et des chevaux ; on les ratisse chaque jour pour détruire les racines et les maintenir planes. De chaque côté de ces grandes allées, il en est de petites d'environ neuf pieds de large pour les piétons, séparées des grandes par une haie ou une muraille de hêtres, plantés serrés pour former une ligne continue, hauts de vingt à trente pieds, égalisés des deux côtés pour que leur épaisseur ne dépasse pas un demi-pied ou un pied, et verts de bas en haut. Ce sont les plus belles haies que j'aie jamais vues. J'ai vu en plusieurs endroits des haies d'érables, mais tous étaient très jeunes et je ne sais pas comment ils vont pousser, car ils se trouvent sous des taillis adultes ; peut-être se servent-ils de cet arbre, bien qu'il soit d'un vert plus terne, car il est capable de résister et de pousser sous les feuilles d'un autre, *sed super hac re melius inquirendum*.

L'ingénieur de toutes ces machines hydrauliques est M. Fracin, fils français d'un Italien²⁷. L'eau qui coule dans ces différents ouvrages est toujours la même. En bas se trouve le Canal ; de là un moulin à vent la renvoie dans l'étang ; de l'étang, elle est montée dans le château d'eau par cinq moulins à vent où dix-huit chevaux travaillent nuit et jour à la monter dans le réservoir près du Château ; là, dix autres chevaux font de même pour l'acheminer au réservoir au-dessus de la Grotte de Thétis.

Journal, éd. John Lough, Cambridge, Cambridge University Press, 1953,
p. 151-153 et p. 164-167.

27 François Francine (mort en 1688), fils de Tommaso Francini, ingénieur italien venu en France sous Henri IV (note de J. Lough).

L'auteur s'est embarqué de Douvres le 29 mars 1739, avec son ami Horace Walpole. La première lettre est pour sa mère, d'Amiens, la suivante pour Richard West, de Paris.

*Enfin donc me voici à Paris*²⁸. M. Walpole est allé souper avec Lord Convey²⁹, bien qu'ayant été invité également. N'allez pas croire que je me fais gloire de vous écrire de préférence à un bon souper : les huit jours que nous venons de passer ici m'ont donné une véritable aversion pour la nourriture en général. Si la faim est la meilleure sauce pour la viande, les Français sont certainement les plus mauvais cuisiniers du monde : car que de tables nous avons vues, délicatement servies, et avec une telle profusion, qu'après être passé de l'une à l'autre, on s'imagine impossible de manger à nouveau. Et maintenant, si je vous dis ce qui me passe par la tête, vous allez me croire fou, *mais n'importe, courage, allons*³⁰ !, car si j'attends que ma tête soit claire et bien en place, vous pouvez rester longtemps sans lettre. Il nous a fallu six jours pour arriver ici, ce que les autres font en deux ; mais ils n'ont pas été désagréables, par une belle campagne ouverte, d'admirables routes et dans une voiture confortable. Les auberges ne sont pas absolument intolérables et des images presque insolites se présentent de partout. À Amiens, nous avons vu la belle cathédrale et mangé du pâté de perdrix ; nous avons traversé le parc de Chantilly près du palais du duc de Bourbon, que nous avons vu en passant, nous sommes tombés en panne à Luzarches, arrêtés à Saint-Denis, nous avons vu tous les magnifiques tombeaux des rois de France, et les immenses trésors de l'abbaye, des rubis, des émeraudes grosses comme de petits œufs, des crucifix, des vœux, des couronnes et des reliquaires d'incalculable valeur. Mais au-dessus toutes ces curiosités, la chose la plus à notre goût, et à laquelle ils rendent cette justice de l'estimer la gloire de leur collection, était un vase tout en onyx, mesurant au moins cinq pouces de large, trois de profondeur et d'une grande épaisseur. Il a au moins deux mille ans, la beauté de la pierre et de la sculpture qui la couronne (elle représente les mystères de Bacchus) admirable au-delà de toute expression ; nous n'avons cessé de rêver d'elle depuis. Le vieux bénédictin jovial qui nous montrait les trésors avait dans sa jeunesse servi dix ans comme soldat ; il plaisantait sur toutes les reliques, était tout plein d'histoires, et extrêmement obligeant. Le samedi soir nous allâmes à Paris et l'on nous conduisit longuement par les rues avant que nous ne sachions où nous étions. À la minute même où nous arrivions, voilà Milord Holderness³¹, l'abbé

²⁸ En français dans le texte.

²⁹ Cousin d'H. Walpole et sera ambassadeur à Paris de 1763 à 1765.

³⁰ En français dans le texte.

³¹ Robert d'Arcy, 4^e comte d'Holderness ; il sera ambassadeur à Venise (1744-1746).

Prévoſt, auteur du *Cleveland*³² et de plusieurs autres œuvres très estimées. Les autres étaient anglais. La nuit, nous allâmes au Pandore ; un spectacle, littéralement, car ce n'est rien qu'un magnifique ouvrage de machinerie, en trois pièces. Le premier représente le Chaos, et la séparation progressive des éléments. Le second, le temple de Jupiter, et le don de la boîte de Pandore ; le troisième, l'ouverture de la boîte, et tous les malheurs qui en découlent. Un argument absurde, mais l'exécution est d'une suprême perfection, et ceci dans un des plus beaux théâtres du monde : la grande *salle des machines*³³ du palais des Tuileries. Le lendemain, avons dîné chez Lord Waldegrave³⁴, avant d'aller à l'Opéra. Imaginez-vous, quant à l'action, quatre actes³⁵, sans aucun lien avec l'autre, chacun fondé sur quelque historiette adroitement tirée d'un auteur ancien, e.g. *Les Métamorphoses* d'Ovide, etc., et converti avec beaucoup d'adresse en morceau français de galanterie. Par exemple, celui que je vis, *Le Ballet de la Paix*, avait son premier acte basé sur l'histoire de Nérée. Homère ayant dit qu'il était le plus bel homme de son temps³⁶, le poète, imaginant qu'il ne pouvait manquer d'avoir une maîtresse, lui en avait donné une. Tous deux font leur entrée et chantent leur passion avec des accents lamentables, ni air ni récitatif ; seulement, à ma grande joie, ils sont interrompus de temps à autre par une danse ou (à mon grand regret) par un chœur qui cerce la scène d'un bout à l'autre et crie comme il n'est pas possible de le dire. Le deuxième acte était *Philémon et Baucis*. Baucis est une très belle jeune bergère et Philémon son amant. Jupiter tombe amoureux d'elle, mais rien ne prévaudra sur elle ; c'est puissamment beau, et le chœur chante et danse les louanges de la constance. Les deux derniers actes étaient sur Iphis et Ianthe, et le jugement de Pâris. Imaginez, je vous prie, tout cela traité par des voix cassées, des diminutions en trilles sur deux notes et demie, accompagnées par un orchestre qui racle et bourdonne³⁷ et une salle comble, plus attentive que si Farinelli chantait³⁸, et vous vous seriez presque fait une juste idée de la chose. Vous ne pouvez vous représenter notre effarement devant cette absurdité ; nous avons assez à faire à l'exprimer en criant une heure durant plus fort que tous les personnages réunis³⁹. Nous avons aussi vu deux

32 Il achève cette même année son roman, *Le Philosophe anglais, ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell*, qu'il a commencé de publier en 1731 (l'année même de *Manon Lescaut*) et qu'il assure être traduit de l'anglais, mais qui est en fait traduit en cette langue dès 1734.

33 En français dans le texte.

34 Ambassadeur à Paris de 1730 à 1740.

35 En fait, l'opéra français contemporain avait trois actes et un prologue.

36 Homère, *Iliade*, chant II, v. 673-674.

37 « *Humstrum* » : formé sans doute sur *hum* et *strum*, mais *humdrum* signifie monotone.

38 Le célèbre castrat avait chanté à Londres de 1734 à 1736.

39 Épisode de la querelle des Bouffons.

fois la Comédie française ; d'abord, le *Mahomet II*⁴⁰, une tragédie qui a connu un grand succès récemment ; l'œuvre elle-même ne manque pas de beautés, mais les acteurs sont délicieux au-delà de toute mesure. Mademoiselle Gaussin⁴¹ (qui fut la *Zaïre* de M. Voltaire)⁴² est, quoique petite, une charmante personne qui possède le plus pathétique ton de voix, la plus belle expression de visage et le jeu le plus approprié qu'on puisse concevoir. Il y avait aussi un Dufrêne, qui jouait le premier rôle, un très bel homme et un acteur prodigieusement fin⁴³. La deuxième que nous vîmes était *Le Philosophe marié*⁴⁴, et on y joua aussi la comédie ; il y a une Mademoiselle Quinault, un peu dans le style de Mme Clive, et un M. Grandval qui est, à la manière de Wilks⁴⁵, l'homme le plus raffiné du monde. Plusieurs d'entre eux seraient très admirés en Angleterre et beaucoup, que nous n'avons pas vus, très fêtés ici. Nous passons une bonne partie de notre temps en visites d'églises et de palais pleins de beaux tableaux, etc. dont nous n'avons même pas fini de voir le quart. Pour ma part, je pourrais me divertir un mois entier avec le spectacle des rues et des gens.

Correspondence, éd. Paget Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935, t. I, lettre 60, p. 101-104.

Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire

Les sujets de Pierre le Grand et de Catherine II s'intéressent à la France (voir Nicolai Karamzin, *Letters of a Russian Traveller*, éd. A. Kajin, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003 et Véra Miltchina et Alexandre Ospovat, *Les Russes découvrent la France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Moscou, Éditions du Progrès, 1990). Peu de temps après le voyage qui permet à Ekaterina Dachkova de rencontrer Diderot et Voltaire (1769, récit dans *Mémoires*, 1805-1806), Denis Fonvizine visite Strasbourg, Montpellier et Paris. Il est un observateur sévère de la société française : crédulité des Parisiens, malpropreté du linge de table, effronterie des courtisanes et des femmes entretenues, scandales publics au théâtre et au bal, etc. Toutefois, la scène trouve grâce à ses yeux : « les spectacles sont ici d'une perfection qui ne peut être dépassée ». Pour la réouverture de la saison théâtrale, le 27 avril 1778, il se rend avec son épouse à une représentation d'*Alzire*, pièce de Voltaire qu'il a traduite autrefois. On comparera cette relation à celle du *Journal de Paris* du 29 avril 1778

40 La pièce de Jean-Baptiste Sauvé de la Noue avait été créée le 23 février 1739.

41 Jeanne-Catherine Gaussin, née en 1711, joua de 1731 à 1763.

42 *Zaïre* de Voltaire avait été créée en 1732.

43 Abraham-Alexis Quinault dit Quinault-Dufresne (1693-1741).

44 De Philippe Néricault Destouches (création en 1727).

45 Jeanne-Françoise Quinault, née vers 1700, est la sœur de Quinault-Dufresne. Catherine Raftor avait épousé en 1732 George Clive, un avocat ; François-Charles Granval (1710-1784). Robert Wilks, mort en 1732, célèbre comédien anglais, avait obtenu aussi de grands succès dans le genre tragique.

(p. 475-476), ainsi qu'au compte rendu que Fonvizine lui-même avait adressé, le 31 mars 1778, à Piotr Ivanovich Panine d'une autre représentation, tout aussi triomphale, de *Irène*.

174

[...] Lundi dernier, tous les théâtres ont été rouverts. Ma femme et moi, nous avons préféré voir *Alzire* et nous sommes arrivés au théâtre fort à propos. Notre carrosse précédait celui de Voltaire qu'accompagnait un grand concours de peuple. Après être sortie de notre carrosse, ma femme s'est arrêtée avec moi sur un petit perron pour regarder cet homme célèbre. Nous l'avons vu presque porté à bras-le-corps par deux laquais. En se retournant, il a vu ma femme, il a compris que nous nous étions arrêtés exprès pour lui et il a eu alors l'attention, en s'approchant d'elle, de dire d'un air satisfait et révérencieux : « Madame ! Je suis bien votre serviteur très humble ». En disant ces mots, il a fait un geste comme s'il s'était lui-même étonné de sa gloire. Il était dans la loge de madame Lebert⁴⁶ ; mais le public ne l'y a découvert qu'entre le quatrième et le cinquième acte. Dès qu'il eut remarqué que Voltaire était dans la loge, il commença à applaudir et à pousser des cris, perdant toute décence : « Vive Voltaire ! ». Ces cris, qui empêchaient les gens de se comprendre, durèrent près de trois quarts d'heure. Madame Vestris⁴⁷, qui devait commencer le cinquième acte, s'y reprit à quatre fois, mais en vain ! Voltaire se levait, remerciait par des gestes le parterre pour son enthousiasme et lui demandait de permettre qu'on terminât la tragédie. Les cris cessaient pour un instant, Voltaire se rasseyait, l'actrice commençait et les cris fusaient de plus belle. Enfin, tout le monde pensait que la pièce ne pourrait jamais finir. Le Seigneur sait comment ces cris cessèrent, mais Vestris réussit à se faire entendre. La tragédie fut parfaitement bien jouée. Larive, qui a remplacé Le Kain, jouait Zamore ; Voltaire lui-même lui cria à plusieurs reprises : « Bravo ! ». Brizard jouait Alvarez et Monvel jouait Gusman. Tous deux ont un vrai talent. Après la tragédie, un officier décoré pour ses faits d'armes, un certain Lescure s'enflamma de fièvre poétique et, ayant pénétré dans la loge de Voltaire, il lui remit des vers qu'il venait tout juste d'écrire :

Ainsi chez les Incas dans leurs jours fortunés
Les enfants du soleil, dont nous suivons l'exemple
Aux transports les plus doux étaient abandonnés
Lorsque de ses rayons il éclairait leur temple.

Voltaire, les ayant reçus, répondit immédiatement :

Des chevaliers français tel est le caractère,

⁴⁶ En fait, Madame Hébert (voir *Lettres de France, 1777-1778*, éd. H. Grosse, J. Proust, P. Zaborov, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995, p. 129, n. 12 et *Journal de Paris*, art. cit.).

⁴⁷ Madame Vestris joue le personnage d'Irène dans la représentation de la tragédie éponyme : autre triomphe, dont Fonvizine rend compte à P.I. Panine (voir ci-dessus).

Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère⁴⁸.

J'ai déjà vu Voltaire trois fois. De tous les savants, c'est d'Alembert qui a provoqué mon étonnement. Je m'imaginai un personnage important et respectable, or j'ai trouvé un personnage très contrefait et une physionomie très laide. Aujourd'hui s'est réunie à Paris une société qui s'appelle « Le rendez-vous de la République des lettres et des arts ». Messieurs les savants m'ont fait l'honneur de m'y inviter et je vais y aller après le dîner. Ils veulent que je sois leur correspondant. Dieu sait qui a bien pu leur dire que je serais un homme de lettres russe. Le directeur de cette assemblée est venu en personne chez moi et ce furent des compliments sans fin. Hier, il y a eu une réunion à l'Académie des sciences. Voltaire y assistait. J'étais assis près de lui et ne quittais pas des yeux cette relique vivante. Les savants parisiens me promettent de me montrer Rousseau et, dès que je l'aurai vu⁴⁹, je peux dire que j'aurai vu tous les sages de ce siècle.

Lettres de France, 1777-1778, éd. H. Grosse, J. Proust, P. Zaborov, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995, lettre 15 à sa sœur, du 30 avril 1778, p. 129-131.

⁴⁸ Autocitation : ces vers se lisent dans *Zaïre*, II, 3.

⁴⁹ La rencontre n'aura pas lieu. Courroucé d'apprendre que Thérèse le Vasseur avait remis à un éditeur hollandais le manuscrit de ses *Confessions*, Rousseau quitte Paris le 2 mai sans avoir honoré le rendez-vous promis. Il meurt à Ermenonville le 2 juillet.

LA PROVINCE

Ambroise Paré : fêtes bretonnes

À la suite d'une *Apologie* dans laquelle il répond à un adversaire, Paré ne rapporte ses voyages accomplis de 1536 à 1564 que pour montrer en quels « lieux et places » il a pu « apprendre la chirurgie ». Après celui de Turin (1536), il relate son « Voyage de Marolle et de la Basse-Bretagne », accompli en 1543. Chirurgien de la compagnie de M. de Rohan, Paré l'accompagne au camp de Marolle, où se trouvait François I^{er}. Il y trouve un autre seigneur du pays, M. de Laval, et M. d'Étampes, gouverneur de Bretagne.

Monsieur d'Étampes, pour donner passe-temps et plaisir à mes dits seigneurs de Rohan et de Laval, faisait venir aux fêtes grande quantité de filles villageoises pour chanter des chansons en bas breton, où leur harmonie était de coasser comme grenouilles, lorsqu'elles sont en amour. Davantage leur faisait danser le triori¹ de Bretagne, et n'était sans bien remuer les pieds et fesses. Il les faisait moult bon ouïr et voir. Autres fois faisait venir des lutteurs des villes et villages, où il y avait prix ; le jeu n'était point achevé qu'il n'eût quelqu'un qui eût un bras ou une jambe rompue, ou l'épaule ou hanche démise.

Il y eut un petit bas breton bien quadraturé, fessu et matériel, qui tint longtemps le berlan² et par son astuce et force en jeta cinq ou six par terre. Il survint un grand Dativo³, magister d'école, qu'on disait être l'un des meilleurs lutteurs de toute la Bretagne : il entre en lice, ayant ôté sa longue jaquette, en chausse et en pourpoint, et étant près le petit homme, il semblait que, s'il eût été attaché à sa ceinture, il n'eût pas laissé de courir. Toutefois, quand ils se prirent, collet à collet, ils furent longtemps sans rien faire, et pensait-on qu'ils demeuraient égaux en force et astuce ; mais le petit fessu se jeta en sursaut et d'emblée sous ce grand Dativo, et le chargea sur son épaule, et le jeta en terre sur les reins, tout étendu comme une grenouille, et alors tout le monde commença à bien rire de la force et astuce du petit fessu. Ce grand Dativo eut grand dépit d'avoir été ainsi jeté par terre par un si petit hommet : il se releva tout en colère,

1 « Triori » : Noël du Fail évoque dans ses *Contes et discours d'Eutrapel* (dans *Œuvres facétieuses de Noël du Fail*, éd. Assezat, Paris, Dallis, 1874, t. II, p. 123) la danse du trihory ; dans son *Orchésographie*, Thoinot Arbeau déclare l'avoir « appris à dancer d'un jeune breton », qui était son condisciple à Poitiers.

2 « Qui tint longtemps le berlan » : Qui eut longtemps l'avantage.

3 Sobriquet : *Dativo*, au datif.

et voulut avoir sa revanche. Ils se prirent derechef collet à collet, et furent encore un bien long temps à leurs prises, ne se pouvant mettre par terre ; enfin ce grand homme se laissa tomber sur le petit, et en tombant mit son coude au creux de l'estomac, et lui creva le cœur et le tua tout mort. Et, sachant lui avoir donné le coup de la mort, reprit sa longue jaquette, et s'en alla la queue entre les jambes, et s'éclipsa. Voyant que le cœur ne revenait point au petit homme, pour vin et vinaigre ni autre chose qu'on lui présentât, je m'approchai de lui, tâtai le pouls qui ne battait nullement, alors dis qu'il était mort. À donc les Bretons qui assistaient à la lutte, dirent en leur baragouin : « *Andraze meuraquet enes rac un bloa so abeudeux benelep et barz an gouremon enel ma hoa engoustun* », c'est-à-dire : « Cela n'est pas du jeu ». Et quelqu'un dit que ce grand Dativo était coutumier de ce faire, et qu'il n'y avait qu'un an qu'il avait fait le semblable à une lutte. Je voulus faire ouverture du corps du mort pour savoir qui avait été cause de cette mort si subite : je trouvai beaucoup de sang épandu au thorax et au ventre inférieur, et m'efforçai de connaître quelque ouverture du lieu d'où pouvait être sorti telle quantité de sang, ce que je ne sus, pour quelque diligence que j'eusse su faire. Or, je crois que c'était *per diapedesin* ou *anastomosin*, c'est-à-dire par l'ouverture des bouches des vaisseaux, ou par leurs porosités. Le pauvre petit lutteur fut enterré.

Je pris congé de messieurs de Rohan, de Laval et d'Étampes. Monsieur de Rohan me fit présent de cinquante doubles ducats et d'une haquenée, et monsieur de Laval d'un courtaut pour mon homme, et monsieur d'Étampes d'un diamant de valeur de trente écus : et je m'en revins en ma maison à Paris.

Voyage de Marolle et de Basse-Bretagne, dans Œuvres complètes, Paris, Veuve Gabriel Buon, 1598, l. XXIX, p. 1200-1201.

Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine

La première des lettres de Racine arrivé à Uzès est pour l'ami La Fontaine. Très vite l'incompréhension perce, entre le jeune Parisien et les Français de langue d'oc. Bientôt, La Fontaine fera lui aussi un séjour en province mais à son corps défendant (lors de la disgrâce de Fouquet, dont il avait été le protégé avant de prendre sa défense, on lui conseilla de s'éloigner quelque temps de Paris) ; son *Voyage en Limousin* exprimera plutôt un intérêt amusé devant des provinciaux qu'il tient lui aussi pour exotiques.

À Uzès, ce 11 novembre 1661

[...] Mon voyage a été plus heureux que je ne le pensais. Nous n'avons eu que deux heures de pluie depuis Paris jusqu'à Lyon. Notre compagnie était gaie, et assez plaisante : il y avait trois huguenots, un Anglais, deux Italiens, un

conseiller du Châtelet, deux secrétaires du Roi et deux de ses mousquetaires ; enfin, nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquais pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres, pour aller retenir mon lit ; car j'avais fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé : ainsi, j'ai toujours été bien couché, et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Geneviève j'avais été à celui de la rue Galande.

À Lyon, je ne suis resté que deux jours avec deux mousquetaires de notre troupe, qui étaient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a aujourd'hui huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays ; car il n'y a pas trop de sûreté de ne se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes, néanmoins comme il n'y avait point plu du tout devers Lyon, le Rhône était fort bas, et avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

Racine insère ici des vers comme aiment à le faire les auteurs de « voyages littéraires » : ainsi La Fontaine dans son *Voyage en Limousin*, 1663.

Nous fîmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mît un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète, qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins, je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien : et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que j'y perde toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes : il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus. Cela irait à l'infini si je voulais vous dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays comme moi. Au reste, pour la situation d'Uzès, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel : si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'entourent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant ; car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en

cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis. J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant, et on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire ici sert de beurre, et j'appréhendais bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous me pourrez reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile. Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage pour ne vous pas ennuyer. Je ne me saurais empêcher pourtant de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris ; mais sans mentir, on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre et pour l'excellence. Il n'y a pas une villageoise, pas une savetière qui ne disputât de beauté avec les Fouilloux et les Menneville⁴. Si le pays de soi avait un peu plus de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes, et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde ; et pour ce qui est de leur personne,

*Color verus, corpus solidum et succi plenum*⁵.

Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage ; aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficié comme celle où je suis que d'y faire de longs discours sur cette matière. *Domus mea domus orationis*⁶. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : « Soyez aveugle ». Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet ; car, voyez-vous ? il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères. *Adiousias*.

Racine

Œuvres complètes, éd. Paul Mesnard, Paris, Hachette, coll. « Grands Écrivains de la France », 1865, t. VI, p. 412-416.

4 Deux demoiselles d'honneur de la reine, célèbres pour leur beauté.

5 « Leur teint est naturel, et leur corps ferme et plein de suc » (Térence, *Eunuque*, v. 318).

6 « Ma maison est une maison de prières » (Luc, XIX, 46).

Lors d'un voyage dans le sud de la France, au cours de l'été 1581, J.-A. de Thou est l'hôte, dans le Médoc, de M. de Candale, un seigneur également curieux de sciences et d'arts mécaniques, qui narre à la compagnie son ascension du pic du Midi d'Ossau (2885 m).

M. de Candale leur raconta qu'il avait été aux eaux de Béarn proche de Pau, à la suite de Henri d'Albret, Roy de Navarre, père de la princesse Jeanne, dont il était proche parent : que dans le séjour qu'il y fit, il résolut de monter au sommet de la plus haute montagne, qui n'en est pas éloignée, et qu'on nomme les *Jumelles*, à cause qu'elle se sépare par le haut en forme de fourche : que dans le temps qu'il préparait tout ce qu'il crut nécessaire pour son dessein, plusieurs gentilshommes, et d'autres jeunes gens, vêtus de simples camisoles, pour être moins embarrassés, s'offrirent de l'accompagner : qu'il les avertit que plus ils monteraient plus ils sentiraient de froid, ce qu'ils n'écouterent qu'en riant : que pour lui il fit porter une robe fourrée par des paysans qui connaissaient les lieux. Que vers le milieu du mois de mai, sur les quatre heures du matin, ils montèrent assez haut pour voir les nuées au-dessous d'eux. Qu'alors le froid saisit ces gens qui s'étaient si fort pressés, de manière qu'ils ne purent passer outre. Que pour lui il prit sa robe et marcha avec précaution, accompagné de ceux qui eurent le courage de le suivre. Qu'il monta jusqu'à un endroit où il trouva des retraites de chèvres et de boucs sauvages qu'il vit se promener par troupes sur ces roches escarpées. Qu'ayant poussé plus loin, il remarqua quantité d'aires d'aigles et d'autres oiseaux de proie. Que jusque-là ils avaient rencontré des traces taillées dans le roc par ceux qui y avaient autrefois monté, mais qu'alors on ne voyait plus de chemin, et que pour gagner le sommet il restait encore autant à faire qu'on en avait fait. Que l'air froid et subtil qui les environnait leur causait des étourdissements qui les faisaient tomber en faiblesse, ce qui les obligea de se reposer et de prendre de la nourriture. Qu'après s'être enveloppé la tête, il se fit une nouvelle route avec l'aide des paysans qu'il avait amenés. Que quand le roc résistait au travail, on se servait d'échelles, de crocs, et de grappins. Que par ce moyen il arriva enfin jusqu'à un lieu où ils ne virent plus aucune trace de bête sauvage ni aucun oiseau, qu'on voyait voler plus bas ; que cependant on n'était pas encore au sommet de la montagne. Qu'enfin il le gagna, à peu de distance près, avec l'aide de certains crochets, qu'il avait fait faire d'une manière extraordinaire; qu'alors il choisit un lieu commode, d'où il put regarder sûrement jusqu'en bas ; qu'il s'y assit, et qu'avec le quart de cercle, il commença à prendre la hauteur ; qu'il prit pour rez-de-chaussée le courant paisible que les eaux qui se précipitent de rocher en rocher avaient formé ; que jusqu'au plus haut de la montagne, qu'on mesurait aisément du lieu où il était, il trouva onze cents brasses ou toises de notre mesure.

De Thou, après avoir fait là-dessus de profondes réflexions, convint que M. de Candale ne s'était pas fort écarté de la vérité, ni du sentiment des anciens géomètres, qui rapportent que le mont Olympe, qu'ils ont cru le plus élevé qu'il y eut au monde, ne pouvait pas avoir plus de dix stades de hauteur, non plus que la mer a de profondeur [...].

Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713, t. II, p. 80-82.

John Locke : un nouveau docteur à Montpellier

Au siècle précédent, Thomas Platter avait conté dans son *Journal* comment il avait obtenu ses diplômes universitaires à Montpellier : et, selon J. Eliot, *A Topographical Description of France*, 1592, l'enseignement de la médecine dans cette université est aussi savant qu'il peut l'être ailleurs. J. Locke décrit ici une remise de diplômes.

182

Mercredi 18 mars [1676]. Voici comment on devient docteur en médecine⁷ à Montpellier. Entra d'abord un officier, avec une masse sur l'épaule, très semblable à un des bâtons de Monsieur le massier à Oxford. À son extrémité était suspendue une toque noire carrée comme en portent d'ordinaire les docteurs, mais avec le dessus couvert de soie légère, qui faisait comme un buffle rampant, car il s'étendait sur chaque côté jusqu'aux bords de la toque. Suivait un des professeurs en robe écarlate de damas, portant une toque couverte de soie mince comme la précédente. Puis venait le récipiendaire, tête nue, avec une robe noire, comme un bachelier ès arts. Le docteur monta en chaire et s'assit. Le récipiendaire le suivit et s'arrêta juste à l'entrée. La chaire est un grand pupitre de pierre très semblable à celle de la faculté de théologie d'Oxford. Dès qu'ils furent en place, un ensemble de violons qui était placé derrière la compagnie dans un coin de la salle commença. Quand ils eurent joué un petit moment, le professeur leur fit signe de s'arrêter afin de pouvoir s'adresser à la compagnie, ce qu'il fit par une harangue contre l'innovation aussi longue qu'une déclamation ordinaire. Quand il eut terminé, la musique reprit, puis le récipiendaire commença son discours, où je trouvai peu à apprendre, étant, je crois, destiné principalement à complimenter le Chancelier et les autres professeurs présents. Au milieu de son discours, il fit une pause, et nous eûmes alors droit à un interlude musical

7 « *The manner of making a doctor* » ; il ne s'agit que de la cérémonie de collation du grade, et non des épreuves par lesquelles il était obtenu. Sur celles-ci, voir L. Dulieu, *La Médecine à Montpellier*, Montpellier, Avignon, Les Presses universelles, 1983, t. III, *L'époque classique*, p. 74-75. Philipp Skippon, qui relate une cérémonie semblable en 1665, relève que le grade de docteur ne s'obtient qu'après « 17 publik exercises » (voir J. Lough, *France observed in the Seventeenth Century by British Travellers*, Stockfield, Oriel Press, 1985, p. 302).

qui se prolongea jusqu'à ce qu'il en vînt aux remerciements adressés à toute la compagnie, ce qui fut sa conclusion. Pour insigne de son doctorat, le docteur lui couvrit alors la tête de la toque qui avait marché avec le bedeau, lui mit un anneau au doigt, lui ceignit les reins d'une chaîne d'or, le fit asseoir près de lui afin qu'après avoir été à la peine, il fut à l'honneur, l'embrassa en témoignage de l'amitié qui allait être entre eux. Puis il lui remit un livre entre les mains, et la cérémonie se termina par la révérence que le nouveau docteur fit à chacun des professeurs quand il fut descendu au milieu de la pièce, eux étant assis de chaque côté et lui tournant la tête à chaque révérence pour les saluer selon leur rang. Les professeurs étaient le Chancelier et six autres.

À la date du 20 mars, un renvoi ajoute notamment ceci.

Quand tout fut terminé, ils se retirèrent, professeurs et récipiendaire, dans une autre pièce, et là le chancelier, prenant sa toque couverte de fine soie cramoisie et sa robe de damas cramoisi, conduisit le récipiendaire par les rues principales jusqu'à son logis, la musique les précédant en chemin, les autres professeurs l'accompagnant et les étudiants le suivant. La porte était toute décorée de lauriers. Le Chancelier entra et y dîna avec le récipiendaire et les autres professeurs, après avoir pris congé du reste à la porte.

On ne s'attendait certes pas à voir Locke juger favorablement une institution universitaire qui s'appuyait sur Aristote pour condamner Descartes⁸. À la date du 22 mars, deux jours avant de quitter Montpellier, son *Journal* note « *The New philosophie* [i.e. cartésianisme] *prohibited to be taught in universities, schooles and Academies* ». Pourtant célèbre, la faculté de Montpellier n'est pas épargnée par les voyageurs anglais. Ignorance, présomption, âpreté au gain : un siècle plus tard, Tobias Smollett, un malade professionnel il est vrai, raconte plaisamment comment il ridiculisa un grand médecin de cette ville (lettre du 12 novembre 1763, dans *Travels through France and Italy*, London, 1766, R. Baldwin, t. I, p. 167-191).

James Boswell en Corse

En rébellion ouverte contre la domination impopulaire de Gênes, les Corses avaient acquis une quasi-indépendance, en 1764, sous la direction de Pasquale de Paoli, un chef probe et énergique, qui exerçait une sorte de despotisme républicain. Ce statut singulier éveillait la curiosité de l'Europe et nourrissait ses rêveries primitivistes. Rousseau, qui venait de publier son *Contrat social*, avait été pressenti par certains Corses afin d'établir un projet de constitution pour leur île. Boswell, qui le rencontra alors à Môtiers, s'enflamma pour la cause des insulaires : de là un séjour de six semaines (octobre-novembre 1765), marqué par la rencontre de Paoli, à qui il voua

8 Sur les interdits successifs depuis la mise à l'Index des œuvres de Descartes en 1663, voir John Locke, *Journal*, éd. John Lough, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, p. 60, n.

une admiration sans bornes. De retour en Grande-Bretagne, Boswell se fit le propagandiste de la cause corse : sans grand succès, ses compatriotes répugnant à entrer à nouveau en guerre avec la France à ce sujet et celle-ci concluant bientôt avec Gênes un accord qui scellait pour longtemps la fin des rêves d'indépendance. Mais le livre de Boswell, consacré à un pays ignoré des voyageurs européens, assura la célébrité littéraire du jeune Écossais (voir les éditions dans Notices), même si le paysage corse y est lui-même peu présent.

Paysans et soldats

Les paysans et soldats corses sont fort passionnés pour les combats de bêtes à corne[s] avec les grands chiens de montagne. Ils en contractent une férocité qui éteint en eux tout sentiment de frayeur ou de crainte. J'ai vu un Corse, accourir dans la chaleur d'un de ces combats, chasser les chiens, saisir par les cornes l'animal furieux, et l'emmenner, sans lâcher prise.

184 Le petit peuple ne me parut pas fort porté pour les divertissements. Dans la grande salle de la maison de Colonna, où j'étais logé, je remarquai quelques paysans qui s'amusaient à jouer aux dames d'une façon très curieuse. Ils traçaient sur le plancher, avec de la craie, un nombre suffisant de carrés, dont ils en blanchissaient un tout à fait, laissant l'autre ouvert, alternativement ; et au lieu de dames noires et blanches, ils se servaient de petites pierres et de morceaux de bois⁹.

Le plus doux amusement de ces insulaires, lorsqu'ils ne sont ni à la guerre, ni à la chasse, est de s'étendre à terre, en plein air, et de chanter les grandes actions de leurs compatriotes, ou de s'entretenir de l'amour de la patrie, et de la haine irrécyclable qu'ils ont vouée aux Génois. Souvent même ils continuent ce passe-temps jusque fort avant dans la nuit, à moins que la pluie ne les force à se retirer dans leurs maisons.

L'Ambasciatore inglese, comme les bons paysans et soldats avaient coutume de m'appeler, devint leur grand favori. Je me pourvus d'un habillement corse, dans lequel je me promenais avec un air de véritable satisfaction. Le Général me fit présent de ses propres pistolets, de la fabrique de l'île, et d'un travail exquis. J'avais toutes sortes d'autres ajustements. J'obtins même une de ces conques, dont on s'était souvent servi pour sonner l'alarme. Je conserve précieusement toutes ces curiosités¹⁰. Les paysans et soldats corses étaient très libres, et fort à leur aise avec moi. Chaque matin j'en avais un grand nombre qui venaient me faire visite ; ils entraient et sortaient quand il leur plaisait, sans aucune cérémonie. Je faisais tout ce qui dépendait de moi pour donner une idée favorable des Anglais, et je

9 J. Viviès ajoute : « Quelle admirable parodie de jeu ! ».

10 J. Viviès, n. 58 : « Boswell apparut en costume corse à Stratford le 7 septembre 1769 à l'occasion du jubilé de Shakespeare, armé de pied en cap et distribuant des vers. Il semble peu probable toutefois qu'il ait porté le costume mentionné ici ».

les flattais d'une prochaine alliance avec nous. Ils me faisaient mille questions touchant ma patrie, et je leur répondais le mieux qu'il m'était possible.

Un jour ils voulurent absolument m'entendre jouer de ma flûte traversière¹¹. Il eût été fort ridicule de m'en excuser, sous prétexte que je m'acquitterais mal de cette tâche ; ainsi (*sic*) je me mis d'abord en devoir de les satisfaire. Je commençai par des airs italiens ; je jouai ensuite quelques-unes de nos belles contredanses écossaises¹², dont ils parurent être charmés. Mes bons amis insistèrent aussi pour que je leur chantasse un air anglais. J'entonnai, sans me faire prier, *Hearts of oak*¹³ etc., « Cœurs de chêne », que je traduisis en italien à leur demande, et jamais je ne vis des gens plus transportés de joie qu'ils le furent à l'occasion de cette chanson. *Cuore di quercio*, s'écriaient-ils, *bravo Inglese* ! Je me figurais être un officier de marine en recrue, et entendre les acclamations d'une troupe de matelots faisant débauche à bord d'une flotte anglaise¹⁴.

État de la Corse [...], éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition de 1769), p. 200-202.

Pasquale de Paoli

Quoique calme et entièrement maître de soi-même, Paoli est animé d'une vivacité extraordinaire. À moins qu'il ne soit indisposé, ou fort fatigué, il ne s'assied jamais que pour prendre ses repas ; il est continuellement en mouvement, et se promène d'un pas vigoureux. [...] Ce général m'a raconté que la vivacité de son esprit ne lui permet pas d'étudier plus de dix minutes de suite : *La testa mi rompe* : la tête me fend (me disait-il) ; je ne puis jamais écrire de ma propre main les idées qui me viennent ; elles échappent à ma plume. J'appelle l'abbé Guelfucci : Allons *presto, pigliate li pensieri* (Allons, vite, saisissez mes pensées), lui dis-je, et il les met par écrit, à mesure que je dicte.

La mémoire de Paoli est aussi excellente que celle de Thémistocle ; on m'a assuré qu'il connaît presque tous les habitants de l'île par leur nom, leur caractère et leur conduite. Il sait par cœur la plupart des auteurs classiques, et il ne les cite jamais qu'à propos ; talent rare, qui ne doit pas toujours passer pour pédanterie.

Je lui ai entendu raconter les révolutions d'un ancien État, avec une rapidité, qui montrait qu'il était maître du sujet, et parfaitement instruit de toutes ses circonstances. Je lui ai entendu donner ce que les Français appellent un

11 J. Viviès : « flûte allemande ».

12 La deuxième édition anglaise gomme certaines notations relatives à l'Écosse : ici la première précisait : *Gilderoy, The Lass of Patie's Mill, Corn riggs are Bonny* (voir Notices).

13 Texte de David Garrick, musique de William Boyce, composé pour une pantomime, *Harlequin's Invasion* (1759).

14 J. Viviès : « J'imaginai le chœur de mes Corses à bord d'un vaisseau britannique ».

Catalogue raisonné des plus grands hommes de l'Antiquité, dont il peignait le caractère avec beaucoup d'énergie et de précision. C'est dommage que le feu avec lequel il s'exprimait dans ces occasions m'ait ébloui au point de ne pouvoir retenir ses sentences pour les écrire, lorsque je me retirais de sa présence.

En parlant un jour des auteurs anciens : «un jeune homme (me dit-il) qui veut former son génie à la gloire, ne doit pas lire les écrits des modernes ; *ma Plutarcho, ma Tito Livio* » (mais Plutarque, mais Tite Live).

Je l'ai vu tomber dans une espèce de rêverie, et éclater en saillies du plus grand et du plus noble enthousiasme. Je m'en rappelle deux exemples. « Quelle idée que des milliers d'hommes vous doivent leur bonheur ! » Et se mettant dans une attitude comme s'il voyait, devant lui, la haute colline de la Renommée : « Voilà mon objet (dit-il en montrant le sommet) ; si je tombe, ce sera du moins ICI ; c'est-à-dire dans un bon chemin qui y mène. *Magnis tamen excidit ausis* »¹⁵.

15 Ovide, *Les Métamorphoses*, II, 328 (« Du moins périt-il d'une noble audace »).

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31v^o-35v^o. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversement reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspéro/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emélique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Díaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanese, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatribes du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...]. Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens) ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à prier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnaye : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760).....	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691).....	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786).....	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitiennes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582).....	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557.....	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint.....	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

776

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

